

Charles Singer

LA

MÉDECINE GRECQUE

DEPUIS ASCLÉPIADE JUSQU'A GALIEN

PAR

CONSTANTIN TSINTSIROPOULOS

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS



PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19, RUE HAUTEFEUILLE, 19

1892



PRÉFACE

L'idée de ce travail nous est venue en assistant au cours de M. le professeur Laboulbène dont nous avions suivi pendant plusieurs années les leçons. sûr que nous étions d'y acquérir une instruction solide, grâce à ces rapprochements ingénieux et à cette exposition habile des théories médicales que tout le monde se plaît à reconnaître dans l'enseignement de cet éminent maître. Notre amour-propre national était en même temps agréablement flatté des éloges qu'il nous faisait

de cette vieille médecine grecque, d'où est sortie incontestablement la science que nous cultivons aujourd'hui.

Nous avions réuni ainsi sur Hippocrate et ses successeurs, les plus illustres, des notes de cours très nombreuses et il nous vint peu à peu à l'esprit de consacrer nos modestes efforts à une étude la plus complète possible, d'une des périodes de la médecine grecque.

Le dogmatisme d'Hippocrate, les théories de Galien sont à l'heure actuelle bien connues, mais il n'en est pas de même des idées des Méthodistes. Nous ne saurions trop nous louer des encouragements de notre excellent maître M. le professeur Laboulbène, qui a bien voulu s'intéresser à notre tentative et accepter la présidence de cette thèse, et nous lui offrons ici le témoignage de notre profonde gratitude. Un de nos amis M. de Tornéry, ancien interne des hôpitaux, qui s'est occupé depuis longtemps des médecins grecs et de leurs doctrines, a bien voulu aussi nous guider de ses conseils, d'autant plus autorisés qu'il est familiarisé depuis longtemps avec la langue grecque ancienne, ce qui lui a permis de remonter directement aux sources.

L'ouvrage de Guardia, les articles de Daremberg sur Cælius Aurelianus et de Hahn sur Soranus nous ont été de la plus grande utilité, ainsi que les remarques d'Emerins sur le même sujet.

Nous avons utilisé également Portal, Haller,

l'excellent ouvrage de Daniel Leclerc sur l'histoire de la médecine, celui de Haeser, celui de Daremberg, celui de Dezeimeris, la thèse de Maurice Raynaud sur Asclépiade.

Nous avons lu attentivement Galien, Aétius, ce qui nous était facile, puisque le grec hellénistique qu'ils ont écrit est pour nous parfaitement intelligible.

Nous avons encore eu recours à Celse, Pline, Plutarque, Aulu-Gelle, Macrobe, Suidas, Diogène de Laërce dans lesquels nous avons retrouvé quelques renseignements bien incomplets du reste, car ils n'existaient là que d'une façon incidente.

En un mot, nous n'avons ménagé ni notre temps ni nos peines pour exhumer les vieux titres de gloire de notre patrie. Qu'il nous soit permis ici de remercier hautement nos maîtres de la Faculté de Médecine de Paris, qui continuent si dignement les traditions hippocratiques, de l'accueil si bienveillant qu'ils nous ont toujours accordé à nous autres Grecs. Ils ont su s'inspirer des nobles traditions hospitalières de cette France où mes compatriotes ne se sont jamais sentis des étrangers. Ils ont continué à protéger et à encourager notre nationalité comme l'a fait tant de fois leur gouvernement. Aussi est-ce en français que nous avons cru devoir composer cet ouvrage que nous leur offrons comme témoignage de profonde gratitude.

Nous adressons aussi nos remerciements les plus

reconnaissants à notre excellent ami M. Thémistocles Cartalis, qui, pendant nos études médicales, nous a soutenu de son appui moral et matériel. Si nous avons pu mener à bonne fin ce long travail, nous en sommes certes redevables à ses généreux encouragements. Nous n'oublions pas non plus tous les excellents amis qui nous ont prêté également leur aide.





CHAPITRE Ier

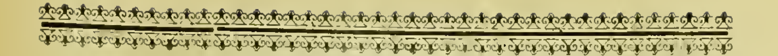
Dogmatisme, Hippocrate, Dioclès de Caryste, Praxagoras, École d'Alexandrie (Hérophile et Erasistrate, Empiriques.

Cette thèse comme son titre l'indique est consacrée principalement à la secte méthodique; mais néanmoins nous avons cru devoir exposer auparavant, d'une façon rapide et brève, il est vrai, les principales doctrines du dogmatisme et de l'empirisme, et cela pour les raisons suivantes :

Les auteurs méthodistes font des allusions continuelles aux idées de leurs adversaires, soit pour les combattre soit pour les adopter ; leur pratique et même leur théorie n'étaient point si nouvelles qu'on l'a cru. Ils différaient des sectes précédentes sur un certain nombre de points fondamentaux tels que l'étiologie, le rejet des purgatifs, etc. ; mais la symptomatologie qu'ils assignent aux maladies, le nombre de celles-ci et leurs appellations, leur pronostic et leur

diagnostic sont à peu près les mêmes que ceux qu'admettaient par exemple les partisans de l'ancien humorisme. Au fond, tout cela se ressemblait beaucoup, et on peut comparer les différences qui existaient entre les méthodistes et les dogmatistes aux particularités qui séparèrent longtemps de nos jours les partisans de la théorie du blastème de ceux qui faisaient tout provenir de la cellule. Les conceptions fondamentales de deux écoles ne se ressemblent pas, mais les tissus de l'organisme sont décrits de la même façon par les partisans de Virchow ou ceux de Robin. Il aurait donc été impossible de comprendre le méthodisme si on avait ignoré les idées de leurs adversaires ; on n'aurait pas pu voir nettement ce qu'il y a de nouveau et ce qu'il y a de semblable aux anciennes théories dans la secte méthodique, dont nous nous occupons principalement. En effet, sauf pour quelques érudits, bien rares et disséminés çà et là dans tous les pays, les doctrines que nous allons exposer sont pour tout le monde quelque chose de sinon tout à fait ignoré, du moins de bien confus. *D'ailleurs il nous fallait encore pour une autre raison nous occuper du dogmatisme et de l'empirisme*, c'est qu'au premier et au second siècle après Jésus-Christ, dont nous faisons l'histoire médicale, ces deux sectes étaient encore en pleine prospérité, et avaient beaucoup de partisans, quoique moins nombreux, il est vrai, que ceux du méthodisme.





DOGMATISME

Nous avons cru devoir conserver aux doctrines hippocratiques le nom de dogmatisme que leur a donné Galien, bien que celui d'humorisme leur convienne bien mieux. Les idées du père de la médecine ne nous sont connues que par les traités qui composent la collection hippocratique, sorte d'encyclopédie qui, suivant Littré, son savant traducteur, a été modifiée, remaniée, refondue un grand nombre de fois, qui est manifestement incomplète et contient des ouvrages qui certainement n'ont pas été composés par le plus grand des Asclépiades. C'est dire qu'il est bien difficile de démêler ce qui lui appartient en propre. Mais l'influence d'Hippocrate est aussi impossible à nier que celle des Alexandrins, à peu près aussi mal connue. Nous entrevoyons les effets qu'ils ont produits comme nous soupçonnons l'existence d'un astre par les perturbations que nous observons dans le cours des autres corps célestes.

Nous en sommes réduits au fond à des conjectures plus ou moins vraisemblables, mais nous n'avons pas le droit de les négliger, car ce système nihiliste nous conduirait sûrement à l'inintelligence complète de l'histoire de la Médecine. Du reste, si les doctrines véritables d'Hippocrate nous sont à peu près inconnues, il n'en est plus de même des idées traditionnelles qu'on lui attribuait dans l'antiquité. La collection

hippocratique, quelle qu'en soit la véritable origine, a eu la plus grande importance pour le développement de la médecine et c'est d'elle en somme qu'il s'agit de s'occuper bien plus que de celui qui passe pour en être l'auteur.

La médecine, telle qu'on peut l'étudier dans la collection hippocratique, est déjà une science véritable, bien jeune encore et bien imparfaite, mais possédant déjà nombre de notions exactes et dont la profondeur nous étonne. Sur bien des points elle s'est montrée plus sagace que les méthodistes et même que Galien qui a cru en restaurer les doctrines tout en les modifiant profondément en réalité.

Examinons pas à pas les principaux traits qui caractérisent la médecine telle que la comprenaient les hippocratiqûes.

Les *causes générales des maladies*, d'après Hippocrate, sont *l'hérédité*, *le climat*, *les saisons*, *la constitution épidémique*. L'hérédité dépend d'une disposition morbide de la semence mâle d'où dérivent toutes les parties du corps. Les traités des eaux, des lieux, de l'air, ont bien mis en lumière, pour la première fois, l'influence du climat. Il a montré comme quoi les catarrhes sont plus fréquents dans les pays froids, les maladies du foie, des yeux, du cerveau dans les contrées chaudes. Il a insisté aussi sur les propriétés des eaux potables qui dépendent du sol et des vents régnants ; il a montré que l'eau des neiges était mauvaise pour l'estomac et pouvait même engendrer l'hydropisie. Il a compris également que la différence du sexe

avait aussi une importance : par exemple, la pierre, fréquente chez les jeunes garçons, est rare chez les petites filles ; les habitants des marais sont sujets à la malaria.

Hippocrate, en vrai fils de la Grèce, sensible à l'harmonie des choses et à la pondération d'une vie bien équilibrée. croit que tout ce qui trouble cet état est la cause principale des maladies ; pour l'école hippocratique, les états morbides ont relativement peu d'importance par rapport à l'état physiologique.

Les causes morbifiques agissent en *altérant les humeurs* qui sont le sang, le phlegme, la bile jaune et la bile noire *(atrabile)*, elles le mettent en *état de crise* (κρισις). Les quatre éléments agissent en *exagérant* ou *diminuant* certaines dispositions normales ou en se *mélangeant* ensemble : par exemple, le phlegme froid avec la bile, élément essentiellement chaud. La *fièvre* résulte d'un échauffement du phlegme, le frisson indique le mélange du phlegme avec le sang ou avec de la bile plus froide que d'habitude. Mais on trouve aussi dans la collection hippocratique une autre théorie de la fièvre, d'après laquelle celle-ci serait due à une production exagérée du phlegme, qui gonfle les tissus et gêne les sécrétions ; le *catarrhe* qui joue un grand rôle dans la pathologie d'Hippocrate, naît d'une sécrétion exagérée par le cerveau du phlegme qui se détourne vers une partie quelconque du corps. Le flux peut se porter vers les yeux, les oreilles, les poumons, la colonne vertébrale, etc. ; le cœur lui-même peut être atteint, et il survient alors des palpitations et de la dyspnée. Le mélange des quatre éléments est la

source de grands maux, notamment de la suppuration, car le *pus* n'est que du *sang corrompu* ou de *la chair liquéfiée;* les abcès peuvent être simples, métastatiques, congestifs, ils s'entourent souvent d'une pseudo-membrane surtout quand il y a fistule (χιτων) (Epid. VI). La thérapeutique est très remarquable : il avait remarqué que la nature a une tendance naturelle à la guérison « νούσων φύσις ἰατρός », cela est surtout visible dans les maladies aiguës : chaque affection présente, à un moment donné, une crise où la nature ou au contraire la maladie l'emporte après un combat assez vif.

La nature des jours critiques est de la dernière importance ; cette théorie est manifestement apparentée avec la doctrine du nombre 7 : le 4e, le 6e, le 8e, le 10e, le 14e, le 20e, 30, 40, 60, 80, le 100e jour ou au contraire le 3e, le 5e, 7e, 9e, 11e, 17e, 21e, 27e, 31e sont des jours critiques.

La thérapeutique consiste à *soutenir les forces du malade, modérer les manifestations morbides et surtout savoir attendre et régulariser la crise.* Le pronostic, dont Hippocrate avait saisi toute l'importance, repose sur l'état du corps, de la nutrition, l'état des forces, la température, la coloration de la peau et le sommeil, celui qui survient le matin est d'un défavorable augure ; il en est de même de la sueur quand elle arrive dans le cours d'une maladie aiguë. Le décubitus dorsal prolongé, la lenteur et la difficulté des mouvements sont d'un mauvais pronostic. Enfin, tout le monde connait le facies hippocratique et la déduction

qu'en tirait ce grand médecin. Du reste, il ne négligeait aucune sécrétion, aucune partie du corps afin de mieux augurer de la terminaison de la maladie. D'ailleurs très modeste, l'auteur hippocratique raconte que certaines fautes dans le traitement peuvent sauver parfois le malade ! Ainsi, un vomitif débarrasse d'un empyème, au contraire, une médication bien ordonnée peut être nuisible. On y parle souvent de la bonne et de la mauvaise chance, etc.

La séméiologie repose sur les signes et les symptômes subjectifs; mais on s'attache principalement aux symptômes qui peuvent faire présager de l'état général : la température s'apprécie par l'application des mains sur la poitrine, le pouls est mieux compris qu'il ne l'a été plus tard.

Ce qu'il faut surtout étudier est la peau et ses exsudats, les mouvements, le météorisme, le sommeil ou l'état de veille, l'agitation, les frissons, le mouvement, la diarrhée, la toux, les crachats, le hoquet, l'urine, les larmes, la faim, la soif, la pléthore, la douleur, les idées, la mémoire, les discours, le silence, l'état de la muqueuse pituitaire, l'état des hypochondres, des extrémités, des yeux, les palpitations, le pouls, l'odeur, les songes, l'humeur du malade, les mamelles, la semence, la matrice.

Les notions de diagnostic portaient aussi sur des bases anatomiques : exemple : au livre V des *Epidémies*, dans une plaie pénétrante de l'abdomen, on attribue le mal à la blessure de l'intestin et à l'hémorrhagie. Malheureusement l'exploration physique

est tout à fait rudimentaire; cependant signalons la succussion hippocratique, le tintement métallique et les craquements, dans certaines affections du thorax (*de Morb.* n. 61.) Les hippocratiques employaient la saignée, mais modérément; ils usaient beaucoup des scarifications et des ventouses; l'huile, le vin, le vinaigre, l'eau occupaient un rang important parmi les médicaments, ainsi que les bains et l'exposition au soleil, les enveloppements chauds, les fomentations chaudes; les bains froids étaient très employés ainsi que les enveloppements froids, principalement dans les fièvres, les maladies inflammatoires; les clystères étaient très usités; pour provoquer la sueur, on recourait principalement aux lotions chaudes; nulle part on ne voit citer l'opium qui cependant était connu avant Hippocrate.

ÉTUDE SPÉCIALE DES MALADIES

On ne trouve aucune étude symptomatique de ce genre, mais çà et là des renseignements importants.

Parmi les fièvres intermittentes, le kausus joue un rôle important; au dedans le malade a la fièvre, au dehors il paraît gelé; cette maladie dégénérait facilement en pneumonie; on y voit signaler une maladie qui semble avoir quelque relation avec l'influenza, l'épidémie de phtisie de Thasos. (*Epid.* III, section 3, chap, XVI,)

Certaines descriptions semblent en rapport avec le typhus abdominal (*Epid* III et *Aphorisme* VI ; au livre I, § 153-155), on trouve quelque chose qui ressemble aux oreillons (parotidites et métastases testiculaires.

Les fièvres éruptives, la diphtérie de date récente naturellement ne sont point mentionnées.

Comme affections locales, citons la diarrhée, la dysenterie, la lientérie, le coma, les aphtes, les amygdalites, l'iléus, le ténesme, les tuméfactions de la rate et du foie (les tuméfactions de la rate s'accompagnent fréquemment d'épistaxis) ; le rhume, les ulcères, les polypes du nez, les laryngites aiguës ou chroniques, les bronchites, les pneumonies, les pleurésies, les hémiplégies sont mentionnées, l'hydrothorax est fréquent chez les bœufs, moutons et chèvres ; on trouve signalée aussi souvent l'érysipèle du poumon avec violente fièvre, toux sèche, sensation de plénitude (*des Affect. int.*, livre VIII, 222 K), la phtisie est fort bien décrite.

La lithiase rénale était bien étudiée ainsi que l'hématurie ; on trouve mentionné les abcés des reins, les blessures vésicales qui sont considérées comme mortelles ; on parle aussi de la psore et de la lèpre de la vessie, etc. On voit souvent cités les calculs de la vessie, les tumeurs du testicule, le varicocèle.

Comme maladies nerveuses principales, il y avait la phrénésie, lésion de l'entendement avec fièvre ; on y englobait sans doute des fièvres typhoïdes et des pneumonies graves ; l'obstruction des vaisseaux par le phlegme l'explique. L'apoplexie, la léthargie, les

paralysies sont décrites, mais d'une manière confuse. Enfin, disons qu'Hippocrate semble avoir quelque connaissance des cancers les plus importants de l'économie.





SUCCESSEURS DIRECTS D'HIPPOCRATE

La médecine fut perfectionnée à la mort d'Hippocrate, d'abord par son gendre Polybe, un des plus fameux praticiens de l'école de Cos; Galien loue beaucoup son adresse et son expérience et lui rend grâces d'avoir fidèlement suivi les préceptes et la conduite de son illustre beau-père. On sait peu de choses sur lui, et les livres qu'on lui attribue paraissent apocryphes (*Moyens de conserver la santé*, *des Maladies et de la Nature de la semence*). Enfin on croit que c'est lui qui est l'auteur du livre *de Natura pueri*, que l'on retrouve dans la collection hippocratique.

Aristote et son disciple Théophraste sans déterminer des progrès directs dans la médecine, y contribuèrent néanmoins par leurs recherches étendues sur l'histoire naturelle.

Diogène de Laërce fait mention, parmi plus de deux cents ouvrages qu'aurait composés ce dernier, d'une histoire des plantes, dont il nous reste quelques fragments et qui paraît avoir été très importante ; on y trouve mentionnées les propriétés médicales des simples.

Dioxippe de Cos, disciple d'Hippocrate, aurait écrit, suivant Suidas, un traité sur la médecine et deux livres sur le pronostie

Petron nous est surtout connu par Celse, qui affirme qu'il existait avant Erasistrate et Hérophile.

Celse rapporte qu'il ensevelissait les fébricitants sous les couvertures afin de provoquer les sueurs et d'exciter la soif. Lorsque la fièvre diminuait il ordonnait de l'eau froide. Si les sueurs ne paraissaient point, il redoublait la dose d'eau et excitait le vomissement. Dès que l'amélioration était suffisamment marquée il lui faisait manger de la chair de porc rôtie et de l'oie et boire du vin ; si le malade ne se remettait pas, il recourait de nouveau aux vomitifs et à l'eau salée.

Il était peu partisan de la diète et Galien, qui parle aussi de Petron, après avoir condamné la méthode de ceux qui exténuaient leur malade par de trop longues abstinences, le blâme de leur avoir nui d'une autre façon en leur donnant trop de nourriture.

Dioclès de Caryste, que Galien avait en grande estime, paraît avoir fait faire à la médecine des progrès sérieux. M. de Tornréy nous a assuré que ses recherches lui permettaient de penser que cet illustre médecin a été, avec Empédocle et Démocrite

un de ceux qui ont jeté les premiers fondements de l'anatomie et bien que ses dissections grossières aient excité les sarcasmes de Galien, elles auraient rendu les plus grands services à cette science. Et en effet il nous a fait remarquer que Dioclès de Caryste avait par exemple si bien étudié les annexes, que Soranus et Galien ont cru devoir en parler à propos notamment des trompes de Fallope qu'il aurait le premier comparées à des cornes de ruminants. Quoi qu'il en soit il était certainement un praticien très habile et les Athéniens l'avaient appelé le second Hippocrate, a cause de ses nombreuses guérisons et aussi à cause de son attachement aux doctrines de l'école de Cos. Cælius Aurelianus nous fournit quelques renseignements intéressants sur la manière dont il traitait les malades. Il faisait prendre de la colle fort cuite dans l'eau avec de la farine et des ronces à ceux qui crachaient le sang. Il faisait avaler une balle de plomb aux malades atteints d'occlusion intestinale (iléus).

Praxagoras, fils de Néarque, fut un des derniers Asclépiades, dont l'histoire ait conservé le nom. S'il fut, suivant Galien un assez mauvais anatomiste, il composa des ouvrages en médecine qui jouirent d'une grande réputation. Humoriste déterminé, il attribuait toutes les maladies aux altérations des liquides, il avait multiplié les humeurs que l'on retrouve dans Hippocrate et il en distinguait dix espèces sans compter le sang. On trouve dans Cælius Aurelianus quelques détails sur la façon dont il soignait les malades. Ainsi dans l'occlusion intestinale (passion iliaque), après

avoir longtemps continué les vomitifs, il se décidait à dilater le bout inférieur de l'intestin par des lavements gazeux. Si rien ne réussissait il incisait le ventre, se mettait à la recherche de l'intestin, tâchait de lever l'obstacle puis recousait le tout le plus proprement possible. Cette intervention, justiciable de nos jours grâce aux progrès de la chirurgie, donnait alors de très mauvais résultats, mais elle n'en est pas moins intéressante par l'idée qui l'a inspirée. Sa méthode n'était pas plus douce dans le traitement de l'épilepsie : Il faisait raser la tête aux malades, les gorgeait de médicaments dégoûtants, et n'hésitait pas au besoin à recourir au fer rouge.

Enfin la fameuse *école de Cnide*, sur laquelle nous savons si peu de chose, mais qui paraît avoir joué un rôle important dans l'histoire de la médecine, avait eu elle aussi, à l'époque qui nous occupe, des représentants illustres. Euriphon le Cnidien qui vivait du temps d'Aristophane, a été mis en scène par Platon le comique lorsqu'il introduit sur la scène Cinesias, fils d'Evagoras, maigre comme un squelette au sortir d'une pleurésie, la poitrine pleine de pus et le corps tout chargé d'eschares que lui avait faites Euriphon en le traitant avec un fer rouge dans différentes parties du corps.

L'école Cnidienne, contrairement à celle de Cos, négligeait la pathologie générale, et s'occupait surtout des maladies en particulier. Chrysippe, le maître d'Erasistrate est un peu plus connu. Il s'éleva fortement contre l'abus des saignées et des purgatifs ainsi

que nous l'apprend Galien, qui nous dit que ses écrits étaient déjà fort rares de son temps. Aucun n'est parvenu jusqu'à nous, mais nous avons vu son nom cité avec honneur par Cælius Aurelianus, Plutarque, Macrobe, etc. Pline lui reproche d'avoir abusé du raisonnement pour s'élever contre la vieille médecine; mais on sait que cet écrivain romain détestait les novateurs. L'auteur latin nous a appris qu'il avait composé un traité sur les plantes, et qu'il s'était étendu notamment sur les propriétés curatives du chou. Chrysippe est surtout important par son élève Erasistate qui avait embrassé beaucoup de ses opinions et avait, comme son maître, une médiocre estime pour beaucoup des aphorismes de l'école de Cos.





ECOLE D'ALEXANDRIE

L'école d'Alexandrie, si célèbre par ses découvertes en anatomie, a exercé sur la médecine ancienne une influence des plus considérables, et dont il est possible de connaître l'importance en parcourant Cœlius Aurelianus, Aretée, mais surtout Galien et les scholiastes du VIe siècle. M. Laboulbène, comme Daremberg, ne croit pas que les Alexandrins se soient beaucoup servi des données médicales que possédaient les Egyptiens de la période pharaonique. Notre ami de Tornéry, dans la thèse de M. Peillon qu'il a inspirée et dirigée, soutient du reste que les médecins de l'ancienne Egypte ne possédaient que des notions assez rudimentaires. Ils ignoraient l'anatomie bien qu'ils sussent admirablement embaumer leurs morts ; ils connaissaient assez mal les symptômes des principales

maladies de la région qu'ils habitaient ; ils n'avaient qu'une thérapeutique bizarre, encombrée des médicaments tirés de l'alchimie ou de l'étude des simples, qu'on appliquait un peu à tort et à travers en les accompagnant d'incantations magiques. Bref, notre ami croit que leurs guérisseurs, d'ailleurs tous prêtres et attachés au service de certains temples, avaient la plus grande ressemblance avec ces gri-gri ou sorciers des tribus nègres, qui possèdent quelques connaissances de médecine ou de chirurgie usuelle, mais qui en définitive comptent principalement sur leurs sortilèges. Il nous a signalé, vers les derniers temps de la période pharaonique et sous la domination persane, une nouvelle médecine basée sur l'astrologie et due probablement à l'influence chaldéenne. Elle était aussi superstitieuse et aussi ignorante que la première. La lecture de différents papyrus, traduits récemment en allemand. démontrent que les idées d'Erasistrate et d'Hérophile dérivent exclusivement de la Grèce : en effet les Hellènes n'étaient plus des barbares savants comme les Egyptiens et les Assyriens ; ils jouissaient déjà d'une civilisation véritable, quelque incomplète que fût encore celle-ci, et leur science essentiellement laïque est complètement débarrassée de l'intrusion des dogmes religieux et de cette enveloppe hiératique qui l'ont si longtemps étouffée chez les anciens peuples de l'Orient. Chose remarquable, Cnide et Cos ont eu toutes les deux leur representant à Alexandrie, puisque Praxagoras, un des derniers Asclépiades, est le maitre d'Hérophile et qu'Erasistrate est le disciple de

Chrysippe. Analysons les idées de ces deux grands hommes.

Erasistrate

Comme nous venons de le dire, Erasistrate, le rival d'Hérophile, et comme lui l'un des fondateurs de la fameuse école d'Alexandrie, se rattachait beaucoup plus à l'école Cnidienne par son maître Chrysippe qu'à l'école de Cos dont Hérophile, malgré quelques changements de doctrine, restait le représentant, tandis que les idées d'Erasistrate se rapprochent déjà du méthodisme.

Les doctrines d'Erasistrate sont aussi difficiles à connaître que celles de son rival et pour la même cause.

Des nombreux ouvrages qu'il a composés, aucun n'est parvenu jusqu'à nous, et on en est réduit aux fragments informes que nous ont conservé différents auteurs. Galien nous apprend *de Vena sectione adversus Erasistratem*, que ce médecin ne s'est guère montré partisan de la saignée ; il paraît que dans tous ses écrits il ne l'aurait mentionnée qu'une fois à propos des vomissements de sang pour dire qu'elle était inutile. Cependant, les disciples d'Erasistrate, qui vivaient du temps de Galien, soutenaient que leur maître n'avait pas absolument prescrit ce remède et qu'ils s'en servaient quelquefois, quoique à la vérité plus rarement que les autres médecins. D'autre part, Cælius Aurélia-

nus assure qu'Erasistrate saignait dans les pertes de sang et que ce sont quelques-uns de ses sectateurs qui ont plus tard rejeté absolument la saignée.

Erasistrate ne se montrait point non plus partisan des purgatifs. Il recourait bien aux lavements et aux vomitifs comme son maître Chrysippe, mais avec beaucoup de prudence et de discrétion. A propos des lavements, par exemple, il voulait qu'ils fussent doux et rejetait ceux qui étaient irritants et âcres.

Du reste pour lui la purgation avait la même action que la saignée, c'est-à-dire qu'elle diminuait la plénitude, mais il prétendait qu'on peut évacuer les humeurs autrement que par les purgatifs et que par la saignée, et que ces derniers sont capables de les corrompre.

Ses disciples rejetaient la théorie de l'attraction qu'on retrouve dans la collection hippocratique ; les humeurs les plus ténues et les plus déliées sortent les premières, les plus grossières les dernières, qui ne s'en vont que par l'action des médicaments les plus violents.

Au lieu des purgatifs et de la saignée, Erasistrate, comme plus tard les Méthodistes, recourt surtout aux jeûnes et à l'abstinence, et lorsque cela ne suffisait pas pour remédier à la pléthore, il recommandait l'exercice : la plénitude amenait, en effet, la transfusion du sang des veines dans les artères et par là la fièvre et l'inflammation. Et voici comment Galien rapporte la théorie d'Erasistrate sur l'exercice : « Ceux qui sont accoutumés à l'exercice, doivent en faire un peu plus lorsqu'ils sentent la plénitude et éviter ainsi une ma-

ladie ; après s'être exercé suffisamment, qu'ils se mettent dans un bain chaud et qu'ils se fassent suer, ensuite s'ils se trouvent échauffés, qu'ils prennent pendant quelques jours des bains froids, puis qu'ils observent le repos et une abstinence sévère. S'ils prennent de la nourriture, qu'ils choisissent des aliments peu substantiels, par exemple des herbages ; que ceux qui ne sont pas accoutumés à l'exercice n'y recourent pas, bien que cela soit un excellent moyen de diminuer la plénitude, etc. »

La pléthore, disait Erasistrate, ne se traite pas de la même manière ; si elle se traduit par de l'épilepsie ou des crachements de sang, le traitement doit même être opposé; l'épileptique doit se remuer beaucoup, les phtisiques éviteront au contraire soigneusement la fatigue et le travail. Les malades qui avaient de la plénitude ne devaient se nourrir que de citrouilles, melons, concombres, herbages, principalement de la chicorée qu'il avait en grande estime ; très partisan des médicaments simples, il s'élevait avec force contre les antidotes très compliqués auxquels les médecins de son temps donnaient le nom de mains régales et d'antidotes des dieux ; il ne pouvait supporter qu'on mêlât ensemble les minéraux, les plantes, les substances animales, ce qu'on tirait de la mer et ce qu'on récoltait sur la terre. Il n'était guère partisan de raisonnements abstraits. Erasistrate et Hérophile, dit Galien, n'ont été qu'à demi des médecins dogmatiques ; ils ne voulaient traiter par le raisonnement que les seules maladies des parties organiques ; cependant il ne donnait

pas tellement dans les idées soutenues plus tard par les empiriques qu'il niat l'importance des causes. Dioscoride nous apprend qu'il avait composé un livre sur ce sujet et pour bien montrer l'importance des recherches étiologiques, il citait l'empoisonnement et la morsure par les bêtes venimeuses. Si on ne peut toujours reconnaître la cause spécifique, il faut du moins remonter à la cause apparente qui fournira souvent des indications très sûres.

Disciples d'Erasistrate

Erasistrate eut pendant fort longtemps des disciples. Galien nous en cite un assez grand nombre dont la renommée était très inégale ; par exemple, Straton de Lampsaque, Xénophon de Cos, Ptolémée, un certain Chrysippe (pas celui de Cnide), Charidème, Hermogène, Artemidore, Athénion, Apollonius de Memphis. Strabon qui vivait sous les trois premiers Césars nous apprend que Hicesius de Smyrne, un médecin très célèbre de son temps, avait fondé à Smyrne une école où l'on enseignait les doctrines d'Erasistrate. Son traité sur la diététique était fort estimé. Celse parle aussi d'un fameux chirurgien, Philoxène, qui aurait été partisan des idées d'Erasistrate. Enfin, Galien nous cite des disciples qu'il avait connus de son temps et qui restaient fort attachés aux idées de leurs maitres. Ils en avaient, paraît-il, exagéré la doctrine notamment pour la saignée et le dédain pour la recherche

des causes. Chose extraordinaire, bien différents de leur maître, ils méprisaient comme les empiristes les résultats que l'on pouvait tirer de l'anatomie ; cependant un des leurs, Martial, contemporain de Galien, avait cultivé cette science avec beaucoup de succès.

HÉROPHILE

Hérophile paraît avoir pratiqué la médecine avec autant de succès que l'anatomie ; il définissait cette science la connaissance parfaite de ce qui fait la santé, de ce qui fait la maladie et enfin des choses neutres qui n'ont de rapport ni avec la santé ni avec la maladie. Parmi les choses neutres, il rangeait les précautions qu'on prend pour conserver la santé et pour guérir la maladie. Celse fait remarquer qu'il était très partisan des médicaments et qu'il y recourrait beaucoup plus que les médecins dogmatiques qui l'avaient précédé.

Il étudia aussi plus attentivement le pouls qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui et il tomba dans des exagérations qui ont été relevées par Pline : « Il fallait, dit cet auteur, être, selon Hérophile, musicien ou même géomètre pour s'entendre dans le pouls, pour en saisir la cadence et la mesure juste suivant l'âge et les maladies » ses rêveries reparaîtront bien plus tard avec

Bordeu; mais Pline ajoute que cette grande subtilité n'était pas du goût de tout le monde et que les empiriques, notamment, y étaient très opposés. Il avait écrit, suivant Galien, contre les pronostics d'Hippocrate qui, cependant, sont très remarquables. Cœlius Aurelianus nous apprend aussi qu'il n'avait rien écrit sur la cure des maladies très communes telles que l'esquinancie, la pleurésie, bien qu'il eût dit que c'était le poumon qui était malade dans cette affection et que la péripneumonie ne diffère de la pleurésie que. parce que dans cette maladie, tout le poumon souffre en même temps. Il avait parlé de la paralysie du cœur d'après son maître Praxagoras et lui attribuait un grand nombre de morts subites. Il estimait beaucoup l'ellébore blanc et le comparait à un vaillant capitaine qui entre le premier dans la ville (Pline, livre XXV). après avoir animé d'un même zèle tous ses soldats.

SUCCESSEURS D'HEROPHILE

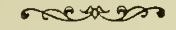
Daremberg fait entendre que les Erasistrateens l'emportèrent à Alexandrie sur les Hérophiliens. Cette assertion nous paraît hasardée, et peut-être ce savant auteur ne l'a émise qu'en réfléchissant aux analogies évidentes qui existent entre les doctrines des partisans d'Erasistrate et celles des empiriques et des métho-

distes. Mais une idée, qui plus tard aura un développement considérable, peut parfaitement passer inaperçue et méprisée au moment où elle est énoncée pour la première fois. Il nous semble, au contraire, rien qu'en se portant au tableau chronologique dressé par Daremberg (p. 160, vol. 1 de son *Histoire des Sciences médicales*), que les disciples d'Hérophile ont été beaucoup plus nombreux et ont fait beaucoup plus de bruit que ceux d'Erasistrate. La lecture de Galien n'a fait que nous confirmer dans cette opinion. Les Hérophiliens, contrairement à leur maître s'occupaient assez peu d'anatomie (Haeser). Nous retrouvons parmi eux Eudème, célèbre anatomiste, qui égala presque son maître dans cette science; Callimaque, un parent d'Hérophile qui commença un des premiers à écrire des commentaires sur Hippocrate; Kallianax, célèbre par son savoir, mais aussi par sa brutalité envers ses malades; Bacchius de Tanagra, qui écrivit comme Callimaque des commentaires sur Hippocrate (il admettait quatre espèces d'hémorrhagies, par rupture, par anastomose, par putréfaction, par transudation) et composa un traité sur le pouls: Kratevas, Mantias écrivirent sur la matière médicale un ouvrage excellent que Galien déclare le meilleur de ceux qui ont précédé le traité de Dioscoride; Chysermus, Kydias, Démétius d'Apamée, dont le traité de thérapeutique est cité par les anciens avec beaucoup d'éloges.

Zenon composa un travail volumineux sur le livre des *Épidémies* d'Hippocrate; quant à Andréas de Caryste, Dioscoride en faisait le plus grand cas au

point de vue pharmacologique. Son traité portait probablement comme titre Ναρθηξ (Haeser). Lorsque Ptolémée Physcon eut chassé beaucoup de médecins et de savants d'Alexandrie parce qu'il les croyait de connivence avec son frère, il se fonda sous la direction de Zénon à Laodicée, en Syrie, une école d'Hérophiliens à laquelle semble avoir appartenu Alexandre Philalète et Kléophantus, le maître d'Asclépiade, qui vantait beaucoup les effets du vin.

Enfin Cælius Aurélianus cite souvent avec éloges un certain Apollophane, qui était médecin d'Antiochus le Grand. Or nous savons par Galien qu'il était sectateur d'Hérophile. Galien nous parle encore d'un certain Héraclide qu'il regardait comme un excellent médecin et qui vivait dans le Ier siècle après Jésus-Christ. Un de ses contemporains Apollonius Mys qui appartenait à la même secte et qu'il ne faut pas confondre avec Apollonius de Kytium, empirique, avait composé trois livres περι αἱρέσεως. Démosthène Philalèthe était célèbre par son savoir en oculistique et son renom avait même continué pendant le moyen âge ; le même auteur avait composé un ouvrage sur le pouls (voir Galien, *de pouls. differ.* IV 4. K. VIII, 729). Soranus cite aussi ce nom au sujet des maladies des enfants. Est-ce le même ? Enfin, tout près de Soranus, vivaient les Hérophiliens Aristoxène, Gajus, souvent cités par Cælius Aurelianus et que Galien nous apprend avoir été de Naples.





SECTE DES EMPIRIQUES

Jusqu'ici nous n'avons eu à parler que d'un dogmatisme plus ou moins mitigé, plus ou moins modifié ; c'est dire que les médecins dont nous nous sommes occupés ne s'attachent tous plus ou moins à Hippocrate. Il n'en est pas de même avec les Empiriques. « Les médecins de Cos et de Cnide, dit Daremberg, (page 179, vol. I des *Sciences médicales*) ne différaient pas sur les premiers principes de l'art de guérir. La méthode, c'est-à-dire le raisonnement appliqué aux faits réels ou supposés, étaient partout la même. C'est à Alexandrie et dès les premiers jours de son arrivée que la médecine se mutine et se partage en deux grandes fractions les dogmatiques et les empiriques ; ceux qui raisonnent en prenant pour base une multitude de systèmes, ceux qui rejettent toute espèce de raisonnement. » Hæser croit que la secte des empiriques descend à la fois d'Hérophiliens et d'Erasistratéens. Les disciples de cette école regardaient Acron comme leur fondateur. On sait que celui-ci vivait du temps d'Hippocrate.

Cependant, on sait que c'est un disciple d'Hérophile, Philinus, qui écrivit six livres contre le célèbre Bacchius, qu'on doit considérer comme le premier médecin empirique. Cœlius Aurelianus mentionne un ouvrage (voyez *De Morb.* acut. 6) de Serapion son disciple qui est beaucoup plus connu que son maître.

Pour juger les empiriques, nous n'avons guère que Celse, Galien et Cœlius Aurelianus et, malheureusement pour les disciples de Philinus et de Serapion. Galien, qui donne sur eux les renseignements les plus complets, est surtout un accusateur (voyez *des Sectes, du choix de la meilleure*, etc).

Le fondement de la doctrine des empiriques était qu'il ne sert à rien de raisonner en médecine et qu'il faut s'attacher uniquement à l'expérience ; or celle-ci, disaient-ils, peut être de trois sortes : 1° Elle peut être produite par le hasard ; par exemple, un homme ayant une grande douleur de tête tombe, s'écorche le front, saigne abondamment et se trouve soulagé ; 2° l'expérience faite à dessein en expérimentation, par exemple, un homme atteint de fièvre boit autant d'eau qu'il peut en supporter pour voir s'il tirera du soulagement ; 3° l'expérience peut être imitative, et on reproduit ce que le hasard ou le dessein préconçu avaient déjà trouvé. C'est sur cette dernière, à laquelle ils donnaient le nom d'observation ou d'autopsie, que serait basé l'art médical. Dans les cas où les renseignements fournis par l'expérience manquent et qu'il faut cependant agir, il est permis de généraliser par induction sur quelque chose d'approchant. C'était, suivant leur propre

expression, établir « la substitution d'une chose semblable », Ils essayaient, par exemple, dans les dartres les remèdes d'érysipèle, dans les maladies des bras, ce qui avait réussi dans les maladies des jambes.

« L'horreur des empiriques pour le raisonnement était telle, qu'ils avaient la prétention d'observer le traitement en même temps que la maladie. Observer un pleurétique c'était observer la saignée qui devait le guérir, de sorte qu'au lieu de se servir du mot : indication, ils avaient imaginé celui d'observation sur les phénomènes. Mais comment observaient-ils la pleurésie ? Tout simplement en additionnant les symptomes caractéristiques : c'est ce qu'ils appelaient concours des symptômes. (Voir Daremberg, idem, page 178). Les empiriques s'interdisaient soigneusement toute recherche étiologique. L'anatomie leur paraissait en conséquence superflue, et plusieurs d'entre eux composèrent des ouvrages pour en démontrer l'inutilité. Mais ils recherchèrent, par exemple, avec beaucoup de soin les causes secondes, c'est-à-dire les conditions au milieu desquelles la maladie s'était développée.

Celse nous rapporte un assez grand nombre de leurs maximes : *Ne agricolam quidem aut gubernatorem disputatione sed usu fieri.— Non interesse quid morbum faciat sed quis tollat.— Morbos non eloquentia sed remediis sanari.* Daremberg est très sévère pour les empiriques ; Haeser est plus juste et reconnait qu'ils ont rendu des services considérables à la pratique de la médecine. Ainsi, ils avaient remarqué que les maladies se composent d'une série de symptômes

« concours de symptômes », ce qui les distingue des simples incommodités, telles que la chaleur, l'enflure, la douleur, la toux, etc. Et encore, comme on l'a vu plus haut, ils avaient bien soin d'envisager les symptômes qui leur paraissaient *les plus importants* faisant un choix, ce que leur déniait Galien au nom de la logique ! !

Du reste ils n'avaient pas changé le nom des maladies et avaient conservé les appellations des dogmatistes ; ils s'appuyaient surtout sur les observations bien faites et pour cela ils s'attachaient principalement à celles publiées par les auteurs en renom : par exemple ils prisaient fort les observations cliniques que l'on retrouve dans la collection hippocratique.

D'autre part, les choses observées par plusieurs leur paraissaient meilleures que celles rapportées par un seul ; et ils ne se mettaient pas en peine de savoir quels étaient les médecins qu'ils consultaient, ce qui témoigne en tout cas de leur impartialité. Zeuxis, mais surtout Héraclide de Tarente comptent parmi les empiriques les plus célèbres. ce dernier avait écrit un traité très estimé sur la pharmacologie. Celse et Cœlius Aurelianus nous ont conservé quelques-uns de ses préceptes notamment sur la façon d'administrer l'opium. Cœlius Aurelianus nous a indiqué aussi le traitement qu'il faisait subir aux malades atteints de phrénitis, de synanche, d'iléus. Celse nous a cité son traitement sur l'ankyloblépharon, qui montrent que c'était un habile oculiste. Enfin tout le monde s'accordait à le regarder comme un grand chirurgien. Cœlius Aurelianus nous

apprend en outre qu'il avait composé sur Hippocrate un commentaire en quatre livres où se trouvaient expliquées une foule de termes obscures. Cet écrivain nous parle encore d'un autre ouvrage composé par Héraclide *de Internis passionibus.* On sait que cet auteur avait composé un traité contre l'ouvrage d'Hérophile sur le pouls (voir Kuhn de Héraclide, *Tarentino progr. III Lips* 1823 et *Jahrbuch zur philologie und pedagogi K.* 4 XXXIII 710), citons encore Apollonios l'empirique. contemporain de Zénon, Apopolinus Biblasis, qui composa un traité sur les vers intestinaux, Zopyre, contemporain du roi Mithridate, dont l'élève Possidonius composa un commentaire sur les livres des *Articulations* d'Hippocrate, un traité sur l'épilepsie, enfin un grand ouvrage en XXIX livres (Haeser) contre Hérophile. C'est peut-être le même dont parle Rufus dans son traïté sur la peste. Aelius Promatus avait écrit sur la pharmacologie un ouvrage dont nous avons encore quelques fragments. Dans le 1er siècle de notre ère, les empiriques les plus célèbres sont Heras de Cappadoce, Ménodote de Nicomédie, contre lequel Galien a écrit plusieurs livres, qui sont perdus, et Théodas de Laodicée. Haeser croit qu'on peut rattacher aux empiriques Macrinus et son disciple Quintus, célèbre anatomiste, Satyrus Pelops de Smyrne, qui se distinguèrent aussi dans cette science. Enfin Sextius Empiricus qui vivait au ve siècle appartenait aussi à cette secte médicale.





CHAPITRE II

Biographie d'Asclépiade.

Son système médical.

L'école d'Alexandrie, après avoir pris un grand développement sous les premiers Lagides ne tarda pas à dégénérer sous le roi Ptolémée Physcon, dont la tyrannie chassa un grand nombre de savants et de médecins distingués. Le génie grec, dont les lueurs commençaient à s'obscurcir en Egypte, va changer de nouveau de théâtre et chercher loin du Nil un terrain plus propice à son développement. Mais, chose remarquable, ce n'est plus ni l'Asie Mineure ni le royaume des Ptolémées, ni même la grande Grèce, contrée hellène, en somme, qui sera le siège de cette nouvelle éclosion. Celle-ci aura lieu en plein terrain ennemi,

dans cette Rome qui a asservi la Grèce, mais que la Grèce a commencé à vaincre à son tour par sa civilisation supérieure. Et, en effet, si le peuple parle latin, l'aristocratie connaît parfaitement la langue d'Homère, qui lui est aussi familière que son idiome maternel. Les patriciens et les riches plébéiens comprennent déjà les avantages d'une culture plus raffinée. D'ailleurs, la race latine est très rapprochée de la race hellène étroitement apparentée qu'elle est aux Pélages, et depuis longtemps elle a commencé à subir l'influenec des colonies grecques, telles que : Tarente, Cumes, Naples, Sybaris, etc. Le vieil orgueil romain se révolte de temps à autre contre ces innovations et il n'y a pas bien longtemps qu'on a banni les médecins et les rhéteurs des murs de la Ville Eternelle, mais cela n'a été qu'un orage passager et Caton l'Ancien lui-même occupe les dernières années de sa verte vieillesse à apprendre le langage des hommes contre lesquels tonne sa vertu austère.

C'est Asclépiade qui a été l'instigateur du mouvement dont nous allons maintenant parler.

A tous les points de vue, ce n'était pas un homme ordinaire. Daniel Leclerc remarque que le témoignage de l'antiquité lui est favorable. Pline, ce censeur morose des médecins, est obligé de reconnaître, malgré les critiques acerbes qu'il lui adresse, qu'il possédait un grand talent pour l'éloquence et qu'il avait réformé heureusement sur bien des points la pratique médicale de ses contemporains. Asclépiade était né dans cette Asie Mineure qui a fourni la plupart des médecins

éminents de la période gréco-romaine. Il vit le jour à Prussa, ville de la Bythynie, et étudia la médecine sous Cléophante qui lui apprit, en outre du système d'Hérophile et des dogmatistes, les services signalés que l'on peut tirer du vin administré aux malades à propos (Pline). Mais il était en outre très versé dans l'étude des belles-lettres, comme presque tous les grands praticiens de l'antiquité, de telle sorte qu'il exerçait à l'occasion la profession de rhéteur. Suivant Pline, il n'aurait même embrassé la médecine à Rome que parce qu'il trouvait que sa profession primitive ne lui rapportait pas assez. Voici ce que dit sur ce sujet l'auteur latin : Il serait venu s'établir à Rome à l'imitation d'une infinité de ses compatriotes pour y faire une fortune plus grande que dans sa patrie ; dès qu'il y fut arrivé, il enseigna la rhétorique, mais ne trouvant pas son compte à cette profession, il voulut essayer s'il ne gagnerait pas davantage en pratiquant la médecine. Il n'avait aucune connaissance jusqu'alors de l'art de guérir, mais il crût que son éloquence lui permettait de pouvoir, avec quelques études, en imposer au public, et la voie la meilleure qu'il pensa avoir trouvé pour se mettre en crédit, ce fut de prendre le contre-pied d'Archagathus qu'il savait avoir été blâmé de tous les Romains à cause de la cruauté de sa méthode ; il rejetta aussi beaucoup de traitements des autres médecins qu'il jugeait plus nuisibles qu'utiles.

Les pratiques qu'Asclépiade blâmait, étaient les suivantes d'après Pline : Certains médecins étouffaient litté-

ralement les malades sous les couvertures pour les faire suer à quelque prix que cela fût, ou bien ils les faisaient rôtir auprès d'un feu ardent ou griller aux rayons du soleil en plein midi. Il condamnait aussi une ancienne méthode de guérir les esquinancies en introduisant dans la gorge, avec beaucoup de travail, un certain instrument qui servait à ouvrir le passage ; il blâmait aussi les vomitifs âcres et les purgatifs violents, qui n'étaient propres, suivant lui, qu'à abîmer l'estomac, sans profit sérieux pour les malades. S'il donnait des vomitifs, c'était principalement après le souper ; quant aux selles, pour les provoquer il recourait surtout aux *lavements*.

Asclépiade, enfin, ne croyait pas qu'il y eût des médicaments hépatiques, néphrétiques, pulmonaires, c'est-à-dire des spécifiques pour les maladies de nos différents organes.

Comme on le voit, le problème que se pose la thérapeutique moderne est d'origine bien ancienne (voir *Médic. simpl.*, V, de Galien).

SYSTÈME MÉDICAL D'ASCLÉPIADE

Galien, qui a exposé les idées d'Asclépiade avec assez de détails, fait remarquer que le système de ce méde cin était basé entièrement sur les idées d'Epicure.

C'est-à-dire que le corps humain suivant lui était, ainsi que n'importe quelle matière, composé de petits atomes insécables et inaltérables ; Galien nous apprend que suivant Asclépiade l'âme elle-même est composée de ces petits corps, mais extrêmement subtiles. Comme on le voit il aboutissait au pur mécanisme. Il se moquait des propriétés vitales qu'admettaient les dogmatiques par exemple celles qu'auraient les corps vivants de rechercher ce qui leur est utile et de repousser ce qui leur est nuisible. Bref, il voulait tout expliquer, tout simplifier et il rejetait une découverte importante, celle d'après laquelle nos tissus ne choisissent que les aliments qui leur conviennent ; quelque paradoxal que fût le fait il n'en existait pas moins, ainsi que la vertu curatrice de la nature qui soulevait les risées de tous les méthodistes. Cette période de l'histoire de la médecine est une de celles qui montrent le danger de tout vouloir expliquer et de rejeter tout ce qui paraît obscur.

Un passage très curieux de Cælius Aurélianus nous apprend avec plus de détails, que l'avait fait Galien, les bases sur lesquelles reposait le système d'Asclépiade ; on y voit manifestement que les idées de ce médecin étaient tirées tout entières d'Epicure, avec cette différence qu'il appelait les atomes molécules. Les qualités des corps dépendaient suivant lui de l'ordre, de la figure, du nombre, de la grandeur des atomes et il se servait de la comparaison de l'argent qui est blanc en masse et noir en limaille : *argentum denique album est, sed ejus affricatio nigra ; caprinum cornu ni-*

grum, sed ejus alba serrago. La nature, c'était l'ensemble des atomes auxquels il faut ajouter le mouvement. La nature est aveugle, « on se trompe, disait-il, de croire que ce qu'on appelle la nature fait toujours du bien, elle fait souvent du mal. » Il niait absolument les jours critiques et ne croyait pas que les maladies eussent une évolution régulière demandant un certain temps : « Aussi, ajoutait-il, le temps ne se rend pas propre de lui-même, ni par une volonté particulière des dieux ; c'est au médecin à le rendre tel par son adresse et par son habileté. Comme il ne croyait pas au cours régulier des maladies, il était d'avis qu'il fallait intervenir énergiquement, et se moquait fort de la passivité d'Hippocrate et des dogmatiques. « La médecine des anciens, affirmait-il, n'est qu'une méditation de la mort. »

Et maintenant voici les causes de la santé ou de la maladie : Asclépiade disait que le corps humain subsiste dans son état naturel tant que les matières sont reçues librement entre les pores (espaces interatomiques) ; la santé résulte donc de la juste proportion des pores avec les matières qu'ils doivent recevoir et auxquels ils doivent donner passage : « La maladie vient de la disproportion qui se rencontre entre ces mêmes pores et les matières. L'accident le plus habituel à l'obstruction de ces pores qui, suivant Asclépiade, engendre la phrénesie, la léthargie, la pleurésie, les fièvres ardentes, les douleurs sont notamment attribuées au séjour des plus grands de tous les corps c'est-à-dire du sang. »

La mauvaise disposition des pores trop obliques, etc., amène les défaillances, les langueurs, l'exténuation, etc. L'extrême maigreur et l'hydropisie proviennent de la dilatation extrême des pores.

La faim, principalement la faim canine est engendrée par l'ouverture de grands pores de l'estomac et du ventre, la soif par l'ouverture des petits. Enfin il résulte d'un passage assez obscur de Cælius Aurélianus qu'il admettait encore une troisième source de maladies, « le trouble ou la confusion des sucs, ou le mélange des matières liquides et des esprits » ; mais c'était là une cause antécédente et non conjointe, c'est-à-dire une cause prochaine. On sait comme il expliquait les fièvres intermittentes ; les *quotidiennes* sont amenées par la rétention des plus gros de tous les corps, la *tierce* par les moyens et la *quarte* par les plus petits.

La thérapeutique d'Asclépiade était moins nouvelle que ce médecin le soutenait, car d'autres praticiens déjà avaient mis en lumière les bons résultats de la gymnastique, du massage, de l'hydrothérapie ; quant aux bons effets du vin il les tirait, dit Pline, de l'enseignement de son maître Kléophantus. Dans son livre des secours il s'était occupé de trois moyens principaux auxquels il avait donné le nom de *gestation* et de *friction*, et il leur ajoutait le vin : la friction comprenait le massage tel que le pratiquaient les anciens : quant à la gestation, c'était l'art de se faire transporter en bateau, en litière, en voiture, etc.

Au lieu de n'employer la gestation qu'à la fin des maladies, comme il avait pou rmaxime de combattre la

fièvre par la fièvre (*contraria contrariis*) et de la guérir en épuisant les forces du malade, il employait la gestation dans les pyrexies les plus ardentes et dès le commencement de la maladie. Quant à la friction, rappelons qu'Asclépiade l'utilisait contre l'hydropisie ; il prétendait même qu'on pouvait endormir les phrénetiques à force de les frotter. Il avait écrit beaucoup sur cette méthode, mais chose extraordinaire et qui ne s'accorde point du tout avec les connaissances qu'il avait retirées des gymnastes, il ne recommandait pas l'exercice aux personnes bien portantes, disant qu'il ne leur était point nécessaire. Il semble avoir tiré cette idée saugrenue d'Erasistrate, Quant au vin, il en donnait aux fiévreux pourvu que la pyréxie fut un peu abaissée. Il en gorgeait les phrénétiques jusqu'au point de les enivrer, prétendant qu'il arrivait par là de les faire dormir. Il en donnait aux léthargiques, mais pour un motif opposé, c'est-à-dire pour exciter et réveiller leurs sens, il se servait en même temps d'odeurs forts comme le vinaigre, le castoréum, la rue. Souvent il additionnait le vin d'eau salée (vin mariné) croyant que cette liqueur pénétrait aussi plus avant grâce à la pointe de sel. Il ordonnait aussi aux malades atteints de catarrhes de boire beaucoup de vin (voir Cœlius Aurelianus).

Dans le flux du ventre, il recommandait l'usage de l'eau très froide probablement pour resserrer les pores, quant à la nourriture, il semble, par un passage de Celse et un autre de Cœlius Aurelianus, qu'il ne donnait des aliments qu'après avoir bien fatigué les malades et dès que la température tombait un peu.

Comme il avait banni de la médecine, la plupart des médicaments employés par ses confrères, beaucoup soutinrent qu'il n'en voulait point. Mais *Scribonius Largus* les traite de menteurs et soutient que cela n'était vrai que pour les maladies aiguës et non pour les affections chroniques.





CHAPITRE III

Secte méthodique. Thémison, successeurs directs.

Thessalus.

Metasyncrise et diatriton.



La secte méthodique a été fondée par Thémison, et depuis ce médecin elle a porté le nom qui la caractérise, parce que son créateur avait trouvé une méthode pour rendre la médecine plus facile à comprendre et à pratiquer peut-être aussi parce que dans le système inventé par lui tout se tenait beaucoup plus régulièrement que dans la secte dogmatique.

Thémison s'occupait assez peu des causes des maladies ; ce qui le préoccupait c'est ce qu'elles avaient de commun entre elles. Cela posé il admettait que toutes les affections morbides reconnaissaient deux causes spéciales ; le resserrement ou au contraire le relâchement des pores de l'organisme. Il y avait encore un troisième genre, le genre mêlé qui tenait en partie de

l'un en partie de l'autre genre dont nous venons de parler. Une autre division des plus importantes c'était la *séparation* des maladies en *deux classes*; l'une *aiguë* l'autre *chronique*. D'autre part il aurait distingué dans leur évolution trois périodes qui sont les mêmes que celles indiquées par Hippocrate : 1° une période d'augment, 2° une période d'état, 3° une période de terminaison. Or il suffisait de savoir si la maladie était aiguë ou chronique et à quel stade elle était parvenue pour pouvoir la traiter et il avait défini la médecine : « Une méthode qui conduit à connaître ce que les maladies ont de commun entre elles et qui est évidente en même temps. » Son mépris des parties obscures de l'art médical, dont le dogmatisme avait pressenti l'importance, mais sans savoir la comprendre et l'expliquer le rapprochait certainement des empiriques, mais cependant il s'en écartait en ce qu'il admettait le raisonnement. Du reste le système des méthodiques n'est autre chose qu'un système rationnel fondé sur la théorie et sur une base que la raison seule pouvait fournir. Il différait principalement des dogmatiques en thérapeutique en ce que les *indications* lui étaient fournies exclusivement par le *genre* de la maladie et il négligeait systématiquement le traitement étiologique qui joue un si grand rôle dans la collection hippocratique. L'âge du malade, son genre de vie, son pays, la saison de l'année le préoccupait fort peu, et il en était de même de la nature de la partie qui était malade. Bien que le système d'Asclépiade eût inspiré celui de son élève Thémison, il y avait cependant

quelque différence que l'on entrevoit en lisant Cœlius et Galien. Ainsi les pores qui étaient admis comme espaces interatomiques chez Asclépiade étaient déduits simplement de l'expérience chez Thémison sans qu'il s'occupe de leur nature et de leur disposition, etc. Les pores, disait Thémison, ne sont pas évidents, mais je les découvre et je suis obligé de les admettre pour expliquer la sueur. D'autre part bien qu'Asclépiade eût posé en principe que toutes les maladies viennent des disproportions des pores, cependant il ne manquait pas de s'appuyer ainsi qu'Hippocrate et les dogmatiques sur les propriétés propres a chaque maladie, car il ne croyait pas qu'il fut admissible de baser toute la thérapeutique sur un seul principe. Ce pas hardi, l'esprit hardi et un peu grossier de Thémison osa le faire et dès lors les méthodistes ne s'occupèrent plus que de ce que les maladies avaient de *commun, sans s'inquiéter de leurs différences.*

Malgré ces dissemblances de doctrine, la conduite de Thémison envers les malades était à peu près celle de son maître Asclépiade. Cœlius Aurélianus en convient et en donne les raisons suivantes : « Thémison était encore engagé dans les erreurs d'Asclépiade et la secte méthodique n'était alors que dans ses premiers rudiments, ou n'était pas encore formée. » Il faut se souvenir, en effet, que Thémison n'avait inventé le méthodisme qu'assez tard, lorsqu'il était déjà fort avancé en âge. Il n'avait pas eu le temps d'introduire dans la thérapeutique les modifications que nécessitaient sa doctrine. Cœlius Aurélianus lui reproche d'avoir donné

à boire de l'eau froide aux malades qu'il avait fait saigner, ce qui était ordonner en même temps, d'après les principes de la secte, deux médicaments d'action contraire. Il lui reprochait aussi de purger dans l'asthme avec le séné et dans la léthargie avec l'aloès dissous dans l'eau. Il purgeait aussi avec le séné dans la catalepsie et il ajoutait à ce médicament du castoréum. Il n'agissait point non plus comme les autres méthodistes aux temps propres pour la nourriture, l'exercice, les bains, la saignée, les ventouses et les sangsues. Dioscoride nous apprend une particularité assez intéressante sur ce médecin. Il paraît qu'ayant été mordu un jour par un chien enragé, il guérit avec beaucoup de peine après avoir beaucoup souffert et Cœlius Aurélianus nous dit qu'il retombait dans les crises d'hydrophobie dès qu'il essayait d'écrire sur cette affection dont il avait fait la triste expérience. Son système médical ne l'aurait pas empêché de tuer beaucoup de malades si nous croyons Juvénal :

Quot Themison ægros autumni occiderit uno.

Cependant, il ne manqua pas de jouir d'une réputation immense, ainsi que nous l'apprennent non seulement les méthodistes, mais encore Pline qui l'appelle *summus auctor*. Cœlius Aurelianus nous cite comme ses disciples directs Proculus et Eudème. Suivant l'auteur précité, ce dernier donnait des lavements d'eau froide aux individus atteints du mal cardiaque. Tacite parle aussi d'un certain Eudème, médecin de Messaline qui faisait beaucoup de remèdes secrets afin de paraître plus habile aux yeux de ses clients.

Thessalus

Thessalus qui vivait cinquante ans environ après Thémison, fit subir de nouvelles modifications au système dont Asclépiade avait été le promoteur. Il jouit de son temps d'une très grande réputation, à ce que nous apprend Pline l'Ancien, mais il était d'une suffisance et d'une vanité extraordinaires qui gâta le réel talent dont il était doué (Haeser). Il traitait de menteurs les aphorismes d'Hippocrate ; il soutenait qu'avant lui les médecins n'avaient rien dit d'utile. Enfin, il fit mettre sur son tombeau le mot ἰατρονίκης ou le vainqueur des médecins.

Il se vantait d'avoir créé de toute pièce un nouveau système médical, mais il n'avait guère fait que défigurer les idées de son maître Thémison. Galien qui le traite très durement, nous apprend qu'il était de basse extraction, que son père était cardeur de laine à Tralles, sa patrie, et qu'il avait été élevé avec des femmes ! De cette humble origine, disait-il, il avait conservé une grande bassesse de caractère. Humble avec les grands, il se montrait par contre de la dernière insolence avec ses confrères. Le moyen qu'il trouva pour faire son chemin auprès des riches patriciens aurait été de se montrer d'une complaisance coupable en toute circonstance, ce que Galien oppose à la fière indépendance des anciens médecins. Ils commandaient, dit-il, à leurs malades comme un général à ses

soldats ou un prince à ses sujets, tandis que Thessalus obéissait aux siens comme les esclaves à leur maître ; qu'ils eussent l'idée de prendre un bain, il y consentait, qu'ils désirassent boire frais, il leur donnait de la glace, etc. ; et Galien fait remarquer justement que Thessalus a eu bien des imitateurs. Il avait soin de se faire accompagner dans les rues par de nombreux disciples, par les malades qu'il avait guéris, etc. « Jamais bateleur, dit Pline, n'a paru en public avec une plus nombreuse compagnie que celle dont Thessalus se faisait suivre habituellement. » Il avait d'autant plus de disciples qu'il leur promettait de leur apprendre la médecine en six mois ; et, en effet, les méthodistes avaient fort simplifié la médecine au moins en apparence et lui avaient ôté ce renom de science difficile entre toutes. C'est ce qui faisait un grand succès pour des esprits paresseux et médiocres dont se compose toujours le gros d'une profession.

Voici, suivant Galien, les changements que Thessalus avait introduit dans le méthodisme : « Thessalus, dit-il, a modifié quelque chose dans le système de Themison et d'Asclépiade, car au lieu que ceux-ci croyaient que la santé consiste en la symétrie en proportion de pores du corps et la maladie en la disproportion des mêmes pores, le retour à la symétrie étant ce qui rétablit la sante, Thèssalus a cru qu'il fallait pour guérir une maladie, changer entièrement tout l'état des pores de la partie malade et c'est de cette idée qu'est provenue le mot de metasyncrise qui signifie changement qui arrive dans les pores. » Thessalus regardait la mou-

tarde et en général tous les simples âcres et brûlants tels que le thapsia, comme des médicaments metasyncritiques. Dioscoride leur donne aussi ce nom, car ils ont, dit-il, des propriétés puissantes soit pour attirer du profond du corps soit pour changer l'état des pores. On trouve du reste ce terme dans Galien et Aétius qui n'étaient pas des méthodistes. C'est Thessalus aussi qui formula nettement l'*abstinence de trois jours* par laquelle les méthodistes qui suivirent commençaient la cure de toutes les maladies. Aussi les appelait-on *diatritaires*. Il condamnait absolument les purgatifs et cette proscription devint un dogme dans le dogmatisme. « Prenons, disait-il, un athlète, c'est-à-dire l'homme le plus robuste et le plus sain qu'on puisse trouver et donnons-lui un médicament purgatif, nous verrons que, malgré que toutes les parties du corps soient saines, ce que le médicament chassera, sera corrompu ! le médicament a donc changé en pourriture ce qui n'était pas altéré auparavant. » et il ajoutait : « Les médecins de la secte d'Hippocrate sont des insensés de ne pas s'apercevoir que quand ils veulent purger la bile, ils purgent la pituite et dès qu'ils tâchent d'évacuer la pituite, ils chassent aussi la bile, aussi les purgatifs ne peuvent que nuire en faisant un tout autre effet que celui que l'on attend. » On peut se faire une bonne idée du système médical de Thessalus en parcourant le fameux traité *de Morbis acutis* et *Chronicis de Cœlius Aurelianus*, mauvaise traduction ou plutôt *mauvais résumé* d'un ouvrage du même nom de Soranus, le plus illustre des méthodistes du IIe siècle.

Cœlius cite assez souvent Thessalus pour qu'on dévine que les doctrines sont identiques. Nous allons revenir sur ces doctrines dans un chapitre ultérieur.

Après Thessalus, les anciens nous ont parlé d'un méthodiste d'une grande valeur, Philomenus, dont Cœlius, Aétius et Alexandre de Trailles nous ont conservé quelques fragments. Nous trouvons encore mentionnés les noms de Aélius Promotus, de Mnaseas, de Magnus, de Proculus, d'Antipater, de Eudemus, d'Olympianus, d'Apollonius de Chypre, de Attalus, de Julianus, de Phleginos, d'Apollonides, etc., dont les noms seuls nous sont connus (voir *Cœlius Aurelianus et Galien*).





CHAPITRE IV

Réaction contre le Méthodisme Pneumatiques et Électiques.

Athenée Archigène, Agathinus, Rufus d'Éphèse, Arétée, Dioscoride.

PNEUMATIQUES

Nous avons cru devoir, pour mieux assurer l'unité de notre étude sur les méthodistes du Ier siècle, délaisser jusqu'ici les nouvelles sectes qui naquirent vers la fin du Ier siècle de Jésus-Christ, pour combattre les idées de Thémison et de ses disciples. Le mouvement bien qu'il n'ait point eu les succès de la doctrine d'Asclépiade, n'en possède pas moins une importance considérable ; le Methodisme, grâce à sa simplicité et la facilité qu'il présentait par cela même, s'était acquis comme nous l'avons vu de très nombreux partisans. Mais cependant son *grossier mécanisme*, ce qu'il y avait d'aventuré et de faux dans ses théories ne pouvaient longtemps échapper aux esprits réfléchis. D'autre part

les idées hippocratiques avaient trop perdu de terrain pour qu'un retour pur et simple à celles-ci fût possible. La philosophie fournit encore cette fois-ci les fondements sur lesquels devait s'appuyer la nouvelle école, mais au lieu de l'épicurisme c'est au *stoïcisme* qu'on s'adressa. Les théories de Zénon avaient séduit tous les gens de cœur. Seneque les avait vulgarisées à Rome par ses ouvrages, et elles jouissaient d'une considération qu'on refusait d'ordinaire aux conceptions d'Épicure. La tendance n'était point encore au monisme ni surtout au matérialisme ; le monde, à peine sorti de la barbarie, ramenant tout à lui-même, c'est-à-dire en somme à un anthropomorphisme assez enfantin, n'était guére disposé à se contenter longtemps d'une doctrine qui n'était point encore faite pour lui. L'épicurisme avait bien pour lui quantité de gens sans mœurs et sans principes, mais les esprits hardis, entreprenants, ceux qui mettent en mouvement la masse inerte et la poussent dans une direction donnée, étaient, sauf quelques exceptions brillantes, telles que Lucrèce et Favorinus, pour le stoïcisme et un pour la secte rivale. *Le pneuma*, l'esprit igné qui anime à la fois l'univers et chaque corps en particulier, ce que l'on a appelé l'âme universelle, fournit un excellent moyen de ne pas heurter de front le solididisme ou l'humorisme et de tout concilier, et c'est la théorie du pneuma qui fit donner aux partisans d'Athénée le Cilicien le surnom de pneumatiques.

Athénée semble avoir été un médecin de très grande valeur dont le savoir, dit Galien, avait embrassé presque tout le champ des sciences médicales. Il croyait que

le pneuma met en mouvement les éléments formateurs (froid et chaud) et les éléments plastiques (froid et humide). Son action normale ou anormale crée les phénomènes physiologiques ou morbides; comme on le voit cette conception ressemble singulièrement à celle de Barthez et de ses disciples de l'école de Montpellier. Bien qu'il ait combattu vivement ce que le méthodisme avait de trop absolu, il a tant concédé cependant aux doctrines de cette secte qu'on l'a regardé souvent comme un disciple de Thémison.

Les fragments que nous ont conservés Aétius et surtout Oribase, tout mutilés qu'ils soient, démontrent cependant qu'Athénée était un esprit éclairé et un bon praticien. Galien nous cite comme ses disciples Philippe, Magnus d'Ephèse Archiatre Palatin, du temps d'Adrien ; ce dernier avait composé un ouvrage dont la perte est très regrettable, car il exposait les modifications et les découvertes de la médecine depuis Thémison. Les adeptes d'Athénée étaient très attachés à la doctrine de leur maître et Galien dit, en plaisantant, qu'ils aimeraient mieux trahir leur pays que d'abandonner les principes de leur secte.

Cependant *Agathinus*, un disciple d'Athénée donna un démenti à cette assertion en créant une nouvelle école médicale, celle des *électiques* qui, comme le nom l'indique, n'étaient attachés à aucun parti et prenaient ce qu'ils croyaient bon partout où ils le trouvaient, on leur donnait aussi le nom d'épisyncrétistes. Nous possédons un fragment assez important sur les maladies de peau, qui a été composé par un de ses élèves Héro-

dotus. Rufus d'Ephèse est le plus célèbre des pneumatiques. Malheureusement nous ne savons presque rien sur ce grand médecin dont presque tous les ouvrages ont péri. Son traité sur le pouls, qui est presque seule resté (1), est basé sur les doctrines d'Hérophile et d'Erasistrate. Sans se perdre dans des considérations générales oiseuses, Rufus nous indique la situation du cœur, ses mouvements, les variations du pouls suivant l'âge, les malades, etc. Le pouls des nouveaux nés se composerait de deux brèves, c'est-à-dire d'une courte systole suivie d'une courte diastole ; le pouls dans la seconde enfance ressemble à une trochée, quant au pouls de l'adulte c'est un spondyle, chez le vieillard la systole est deux fois plus longue que la diastole. Au commencement d'une fièvre, le pouls est petit et profond ou plutôt écrasé (υποδε δυκως), au début de la maladie la diastole l'emporte sur la systole, à la période d'état la systole et la diastole sont égales, à la période de déclin la systole l'emporte sur la diastole ; dans la phrénesie le pouls est petit et fort, dans la léthargie au contraire il est gros et vide ; dans le mal cardiaque le pouls est encore plus petit que dans la phrénesie mais plus fort, plus musculeux ; il est irrégulier en même temps, parce que le pneuma qui, suivant les disciples d'Athénée, produit la dilatation des artères, c'est-à-dire le pouls se distend d'une façon irrégulière. Il y a aussi des pouls lents, des pouls fréquents, etc. A propos des apostèmes (tumeurs),

(1) On a de lui un traité sur les reins.

il avait remarqué que certains sont heureusement modifiés par la fièvre, et il regrette que l'on ne puisse produire celle-ci à volonté. Peut-être avait-il été témoin de l'influence favorable de l'érysipèle, sur certains néoplasmes, *Archigène d'Apamée*, souvent cité par Cœlius Aurélianus, appartenait à la même secte. Comme Rufus, il a joui d'une grande réputation. Galien lui reconnaissait beaucoup de talent et un esprit très perspicace mais trop porté aux subtilités. Alexandre de Tralles en fait le plus grand éloge ; il avait composé un traité sur le pouls, dont Galien avait fait paraître un commentaire. Ces deux ouvrages sont perdus. Il avait fait aussi une distinction entre les maladies qui présente une importance capitale. Il admettait qu'elles sont *primitives* ou *secondaires*. On sait qu'il s'était occupé des affections fébriles, des périodes dans les maladies, qu'il avait décrit les effets du castoréum, de l'ellebore ; mais on s'est aperçu, en étudiant les fragments conservés par Aétius, qu'il a copié bien des fois Arétée sans du reste en citer le nom.

Il est temps maintenant que nous nous occupions de cet illustre clinicien, dont la renommée est si grande aujourd'hui. Il n'en fut pas de même dans l'antiquité. Son esprit indépendant l'ayant empêché de s'embrigader dans une des nombreuses coteries médicales qui régnaient à cette époque, ses ouvrages furent délaissés par les membres de celles-ci, c'est-à-dire par presque la totalité des médecins.

Nous ne savons presque rien sur Arétée sauf qu'il était né en Cappadoce. Cœlius Aurelianus n'en parle

pas, et Galien si prolixe en détails sur les adversaires du dogmatisme, n'en dit pas le moindre mot. Il paraît probable qu'il vivait sous le temps de Vespasien et peut-être même de Néron. Il a écrit un ouvrage fort remarquable en VIII liv. sur les maladies aiguës et chroniques; il nous est d'autant plus précieux qu'il existe presque entier. Les doctrines qui s'y trouvent exposées sont fort mélangées, mais on y voit surtout l'influence du méthodisme et du pneumatisme. Sa thérapeutique était active et il administrait volontiers les purgatifs violents.

Les IV premiers livres sont consacrés aux maladies aiguës, les descriptions des maladies sont très remarquables, particulièrement celle de la pthisie pulmonaire, mais en somme. il n'y a pas grande différence de fond avec Cœlius Aurélianus. Nous espérons en pouvoir donner bientôt une traduction. Rappelons qu'il a le premier fait allusion sous le nom d'ulcère syriaque à la dyphtérie pharyngée et laryngée.



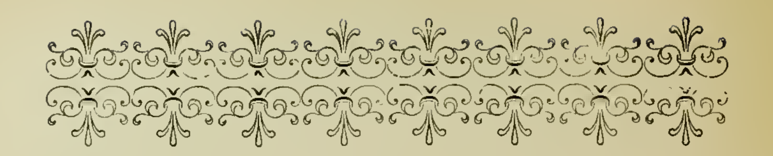


DIOSCORIDE

Dioscoride, sur lequel nous serons très bref, car nous désirons faire paraître sur cet auteur une étude ultérieure, a écrit sur la pharmacologie un ouvrage qui a fondé sa réputation et qui a eu l'heureuse chance de parvenir jusqu'à nous. Ce célèbre médecin était né à Anazârba, près de Tharses la capitale de la Cilicie, ville essentiellement savante et dans laquelle se trouvait entre autres une école de médecine. Il semble avoir vécu du temps de Néron et de Vespasien ; il suivit pendant longtemps les armées romaines en qualité de médecin militaire, et les longs voyages qu'il dut entreprendre à cause de sa profession eurent du moins l'avantage de le familiariser avec une foule de médicaments rares. Il fit paraître très probablement son ouvrage en 77 ou 78 après Jésus-Christ, c'est-à-

dire un peu avant Pline, qui du reste ne le cite pas. Il porte comme titre le mot ὑλικὰ et comprend cinq livres dans lesquels sont décrits tous les remèdes tirés du règne animal végétal ou minéral. Ce plan a été suivi avec beaucoup de méthode, et on y trouve rangé avec ordre les innombrables médicaments que comprenait l'arsenal thérapeutique de la vieille médecine. Nous savons du reste qu'il avait été précédé dans cette voie par beaucoup de médecins dont les écrits sont perdus, par exemple par Cratevas, Andréas, etc., sans compter Théophaste le plus ancien. Son style est simple mais sans élégance et entremêlé de temps à autre de mots barbares tirés par exemple du celte ou du thrace. Voici le sommaire de l'ouvrage : 1° Aromes, huiles, onguents, baumes, extraits ; 2° animaux, miel, lait, graisse, blé, légumes, moutarde, etc.; 3° racines, semences ; 4° racines, semences ; 5° vin, minéraux. On trouve les synonymes, la patrie d'origine, le lieu de récolte des principales substances. Ses descriptions botaniques sont, parait-il, si exactes qu'elles ont permis a Tournefort de reconnaitre dans son voyage en Orient le plus grand nombre des plantes qu'avait décrites cet auteur.





CHAPITRE V

Soranus. Cœlius Aurelianus.

La levée de boucliers dont nous venons d'esquisser l'histoire ne doit pas nous faire oublier que le méthodisme, malgré tout, continue à être la secte médicale la plus importante. Dans le courant du IIe siècle elle l'emportait par le nombre, du moins à Rome, et la réaction contre elle qu'entreprendra Galien ne réussira que longtemps après la mort de cet illustre restaurateur des doctrines humorales. Le méthodisme eut la chance de rencontrer au IIe siècle un adepte d'une très grande valeur, Soranus dont nous allons maintenant nous occuper, ainsi que de Cœlius Aurélianus son abréviateur.





SORANUS

Soranus était lui aussi de cette Asie Mineure qui a été la patrie de la plupart des grands médecins de l'antiquité. Galien et d'autres encore nous apprennent qu'il était fils de Ménandre et de Phébé et qu'il avait vu le jour à Éphèse. Il résulte de différents passages de ses œuvres qu'il étudia la médecine à Alexandrie, cette ville continuant à posséder les écoles les plus célèbres en médecine. C'était un honneur que d'y avoir entendu les maîtres fameux qui en faisaient l'ornement, et on venait s'y perfectionner tout au moins si l'on avait étudié les rudiments ailleurs; c'est ce que fit Soranus. Il alla à Rome parce que c'était le théâtre le plus digne de son activité et de son talent; mais il ne faut pas oublier que la capitale du monde n'était nullement un

grand foyer de lumière ; et telles grandes villes de la Gaule ou de l'Espagne paraissent avoir été mieux partagées à ce point de vue que la cité éternelle. Il pratiqua avec beaucoup d'éclat sous les règnes de Trajan et d'Adriein. Non seulement les méthodistes le considéraient comme le médecin le plus illustre de leur secte, mais encore ses confrères le tenaient en très haute estime. Galien, l'ennemi le plus acharné du méthodisme, ne peut s'empêcher cependant de rendre justice à Soranus, et non seulement ne l'accable pas sous les épithètes outrageantes qu'il avait prodiguées à Thessalus et à Thémison, mais encore vante en plusieurs endroits les traitements qu'il avait institués contre différentes maladies (voir édit. Kuhn. t. X. p. 53 et t. XII, p. 414, 487, 493, 495, 956, t. XIII, p. 42). Aussi n'a-t-il pas peu contribué à affermir la gloire de son rival dans la postérité ! La célébrité, dont jouit longtemps Soranus, persistait encore au temps de Suidas, scholiaste du XIe siècle et Gariopontus, un des médecins de l'école de Salerne, paraît s'en être inspiré dans différents passages de ses œuvres. « Doué, dit Hahn dans son excellent article du dictionnaire Dechambre, d'un esprit judicieux, sans préjugés, d'un bon sens et d'une impartialité tels qu'aucun autre médecin de l'antiquité ne peut nous offrir sauf peut-être Celse, possédant en outre un vrai talent d'observation, Soranus a su mettre à profit les observations et les idées de ses prédécesseurs aussi bien que celles de ses adversaires, les faisant siennes pour ainsi dire et les fondant avec ses propres observations. Il s'est en

outre montré bon clinicien, comme le fait remarquer Beoyr dans son excellent article sur l'histoire de la médecine. »

Soranus a été peut-être le meilleur gynécologiste de toute l'antiquité et sa pratique des accouchements est des plus remarquables. Il était célèbre aussi comme chirurgien et on verra qu'il méritait cette réputation si l'on se donne la peine de consulter son excellent petit traité des fractures et des luxations que Nicetas nous a conservé en l'admettant dans sa collection. Du reste rappelons qu'Aetius et Paul d'Egine lui ont fait de larges emprunts. Mais l'antiquité louait surtout ses talents comme médecin et malheureusement son ouvrage célèbre « περὶ ὀξέων καὶ χρονίων παθῶν » est perdu bien que nous puissions nous en faire une idée par la mauvaise traduction latine qu'en a fait un médecin inconnu du nom de Cœlius Aurélianus. Voici ce que dit sur ce passage Daremberg, dans l'article du dictionnaire Dechambre qu'il lui a consacré : « Ce personnage sur lequel on ne sait rien de certain, ni l'époque où il vivait, ni quel fut son pays, ni même s'il était médecin. Ce qui me paraît jusqu'ici hors de contestation, c'est qu'il est le simple traducteur non pas seulement d'un ouvrage, mais de plusieurs ouvrage de Soranus. » (voir *note*.)





CŒLIUS

Cœlius Aurelianus paraît être né à Sicca de Numidie (voir l'épithète de Siccensis que lui donne le manuscrit de Leyde et le codex de Lorsch). Haeser croit qu'il exerça quelque temps la médecine à Rome. Il nous apprend lui-même qu'il avait professé la médecine et l'ouvrage dont nous nous occupons fut dédié à un de ses élèves Bellicus, qu'il appelle le plus brillant de ses disciples (*summus discipulorum*). Il savait mal le grec et on s'en aperçoit aux phrases gauches et comme calquées sur cette langue qu'il emploie de temps à autre. Ermerius, Daremberg, Rose, Guardia croient qu'il s'est borné à être un mauvais traducteur. Nous croyons que le livre *de morbis acutis et chronicis*

est à la fois *moins et plus que cela* : c'est un mauvais résumé du fameux « περὶ ὀξέων καὶ χρονίων παθῶν ». Soranus avait composé très probablement une œuvre bien plus complète et de toute autre allure clinique. Cœlius s'est probablement permis de supprimer bien des passages intéressants, des discussions importantes, parce qu'ils craignait qu'elles fussent des longueurs.

Par contre, bien que Soranus ait été le principal inspirateur de Cœlius nous ne pensons pas qu'il ait été le seul. L'auteur latin cite encore Thémison, Thessalus et des médecins qui n'appartenaient pas à la secte, tels que Asclépiade, Praxagoras, Erasistrate, Hérophile, Heraclide, etc., dont il nous a conservé les idées sur bien des points de la pathologie interne; à ce point de vue la lecture de la compilation indigeste de Cœlius Aurelianus est de la plus haute importance à quiconque veut avoir une idée exacte de la médecine antique. Le style de Cœlius est d'une latinité déplorable, tellement que Daremberg le croyait contemporain de Cassiodore ; mais Guardia et Haeser ne sont pas de cet avis et ils signalent en effet différents passages où Sextus Empiricus parle du Pseudo-Pline qui fit des emprunts à Cœlius. Il vivait donc au IVe et non au Ve siècle après Jésus-Christ.

Cœlius Aurélianus a divisé son ouvrage en deux parties qui se composent chacun de III livres.

La première s'occupe des maladies aiguës, la seconde traite des affections chroniques dont les méthodistes paraissent être ceux qui en ont donné tout d'abord la meilleure description. Les maladies sont divisées en :

1° maladies par resserrement des pores : 2° maladies par relâchement des pores, 3° maladies du genre mixte, c'est-à-dire où il y a eu en certains points de l'organisme relâchement et en d'autres resserrement. Nous avons analysé soigneusement les types principaux des maladies aiguës qui composent ces trois classes, c'est-à-dire la phrénésie (fièvre ataxique), la léthargie (fièvre adynamique) dues à un resserrement des pores, le fameux mal cardiaque si vague et si mal localisé que Cœlius rattache comme Soranus à un relâchement des pores ; quant à la pneumonie et à la pleurésie ils rentrent dans le genre mêlé. Parmi les affections chroniques dues à un resserrement des pores. Cœlius range la céphalalgie paroxystique, le vertige. L'asthme, l'épilepsie, la manie, la mélancolie, la jaunisse, la polysarcie, l'amenorrhée, la paralysie, les catarrhes, la phtisie, la colique, la dysenterie, l'hydropisie appartiennent au genre mixte. La diarrhée, le flux hémorroïdal ou menstruel excessif tiennent à un relâchement des pores.

Dans le genre resserré les évacuations sont supprimées, les parties malades enflent et deviennent dures. Dans le flux, les régions malades deviennent au contraire plus molles, plus lâches et plus maigres. Quand ces symptômes étaient nets, les méthodistes dont était Cœlius se tiraient facilement d'affaires, mais quand le tableau morbide était moins accentué ils se sauvaient d'embarras par des arguties en invoquant tel ou tel symptôme secondaire. La description des maladies est généralement courte, mais les principaux symptômes morbides

ressortent avec une netteté suffisante, et bien des faits importants sont indiqués par quelques lignes ou par quelques mots. Le pronostic est bon en général ainsi que le diagnostic. Malgré les vices de la doctrine méthodiste on y rencontre moins de subtilité et plus d'esprit clinique que nous osions l'espérer.

Cœlius, comme tous les disciples de Thémison, s'attachait surtout à ce que les maladies ont d'évident et de commun entre elles. Ennemi des subtilités il fuyait les définitions des maladies, bien qu'en bien des endroits il nous cite non seulement celles de Soranus, Thémison ou Thessalus, mais encore celles qu'avaient données les médecins célèbres des autres sectes, ces dernières du reste en les combattant le plus souvent, persuadé qu'il n'y a point de maladie locale proprement dite mais que tout l'organisme est malade en même temps. Il dit en bien des endroits que le plus souvent la recherche de l'organe principalement atteint est bien oiseuse. Ainsi à propos de la phrénésie, les uns, dit-il, invoquent le cerveau, les autres, les méninges, le cœur, le diaphragme « ne nous fatiguons pas l'esprit sur ce sujet ». D'ailleurs pourquoi s'en inquiéter puisque la même cure convenait par exemple à toutes les maladies du genre resserré, quelle que fût la partie malade. Les méthodistes avaient un principe thérapeutique assez bon. Ils tâchaient de guérir les malades par les moyens les plus simples, notamment par ceux que l'on emploie quand on est en état de santé.

La chambre jouait chez eux un rôle dont on se fait difficilement idée a l'heure actuelle.

Les méthodistes s'occupaient beaucoup de l'air que devait respirer le malade, et comme ils avaient divisé toutes les affections en maladie par resserrement et en maladie par relâchement des pores, ils s'appliquaient à lui procurer un air relâchant ou resserrant suivant les cas. Dans les cas de phrénésie, par exemple, où les pores se resserrent, ils plaçaient celui qui en était atteint dans une chambre claire, médiocrement chaude et grande. Dans le mal cardiaque où les pores se trouvent dilatés, ils recouraient aux lieux peu éclairés et très frais. Cœlius fait remarquer que les hypogées de l'Egypte seraient excellentes à ce point de vue. A défaut d'hypogée, ils recouraient souvent aux grottes. Ils recouvraient le plancher de rameaux de lentisque, de vigne, de grenadier, de myrte, de saule, de pin et l'arrosaient de temps à autre avec de l'eau fraîche. Ils faisaient éventer le malade avec de grands éventails. Ils donnaient la raison suivante de toutes ces manœuvres qui nous paraissent aujourd'hui si extraordinaires. Il faut, disaient-ils, avoir plus de soin de l'air qu'on respire que des aliments qu'on mange, car on ne mange que par intervalles au lieu qu'on respire continuellement ; d'autre part les atomes subtiles de l'air pénètrent plus facilement entre les pores que ceux plus grossiers de la nourriture.

Comme Asclépiade, ils prenaient le plus grand soin de la manière dont les malades étaient couchés, prescrivant tantôt un lit de plume, tantôt un matelas, un peu dur, quand les pores sont relâchés. Le nombre des couvertures était exactement fixé suivant le genre

de maladies. On marquait aussi comment le malade devait se placer, quel devait être la grandeur du lit, etc., Bref, les méthodistes étaient très meticuleux sur ce point que les médecins des autres sectes traitaient de vétilles et dont ils se moquaient fort.

Nous avons déjà parlé du fameux jeûne de trois jours par lequel Thessalus faisait commencer la cure de n'importe quelle maladie. Les disciples de Thémison et Soranus lui-même classaient méticuleusement les aliments et les boissons suivant le pouvoir resserrant ou relâchant qu'ils leur reconnaissaient.

Asclepiade, leur véritable fondateur, avait déjà nié qu'il y eût des remèdes hepatiques, nephrétiques, c'est-à-dire propres à chaque organe et en quelque sorte spécifiques. Soranus et Cœlius, son copiste, avaient pleinement acquiescé à cette théorie qui était partagée par le plus grand nombre des médecins de la secte méthodique. « D'où vient, dit Cœlius, qu'on prescrit à ceux qui ont le haut mal de la chair de belettes sèche ou de la chair humaine, ou une certaine excroissance qui vient aux jambes des chevaux, ou pourquoi fait-on prendre à ces malades de la verge et du testicule de chiens, de cloportes, de l'eau où les forgerons ont éteint leur fer rougi, du cœur de lièvre et de chameau, du cerveau de l'oiseau nommé par les latins gavia ou carus. On n'a point trouvé ces remèdes en raisonnant ou en tâchant de pénétrer ce qu'on appelle les causes cachées et on ne peut pas dire qu'on ait trouvé ces divers remèdes par les résultats qu'a fourni le hasard, ainsi que le soutiennent les empiri-

ques. Elles sont si abominables et si fort éloignées de celles qu'on se sert habituellement qu'on se demande comment on a pu en recommander l'usage. Si l'on répond que c'est le fruit des essais des anciens médecins, il y a lieu de s'étonner que ces thérapeutes aient recouru à ces ordures au lieu de recourir à ces moyens généraux de guérison, tels que l'air, les veilles, le sommeil, la nourriture, etc. » Et plus loin revenant sur ces soi-disant spécifiques, Cœlius affirme que bien que le peuple y ait grande confiance, ils ne valent pourtant rien, parce qu'ils sont souvent contraires à ceux que l'art prescrit. Cependant Cœlius lui-même recommande des remèdes spécifiques, quand il s'agit de tuer les vers intestinaux. Il se tirait du reste d'affaire en disant que ces parasites ne font pas partie de l'organisme.

Nous avons vu plus haut qu'Asclépiade, Thémison et Thessalus étaient fort opposés aux purgatifs et Cœlius revenant sur cette question à propos de la phrénésie blâme Heraclide, l'empirique, de purger les phrénétique avec de la scammonée. « Où est cette soi-disant crudité dont on parle tant. Si vous dites qu'elle siège dans l'intestin, un lavement suffira à en debarrasser le malade. Est-elle dans la tête ou dans tout le corps, on ne réplique pas et on laisse la chose dans le doute. Vous vous en remettez donc à l'intelligence du médicament, comme s'il savait la conduite qu'il doit tenir. »

D'ailleurs suivant les méthodistes, les purgatifs ne feraient que remplacer un mal par un autre, c'est-

à-dire le resserrement des pores de l'économie par leur dilatation. Cependant dans l'hydropisie, Soranus recourait, paraît-il, aux purgatifs, aussi Cœlius est-il bien forcé de les admettre tout en regrettant cette concession à l'expérience. Il n'en parle qu'avec contrainte et tout en indiquant d'abord la façon dont il faudrait, suivant les idées du système, prescrire le traitement. La véritable, la belle manière de traiter l'hydropisie serait d'éviter les médicaments qui se donnent par la bouche, parce qu'ils émeuvent la vessie ou bien ils enflamment et ulcérent les intestins, ils gâtent l'estomac et ne sont bons qu'à ôter l'appétit et augmenter la soif, c'est pourquoi s'il faut recourir aux hydragogues; on les donnera à ceux atteints d'un fort anasarque et en tâchant que le corps ne se gonfle point de nouveau.

Dans cette même hydropisie, Cœlius prescrit aussi les diurétiques qu'il rejette d'ordinaire; mais ici encore la clinique avait fourni contre la théorie des arguments sans réplique.

Cœlius ne se montre guère partisan de narcotiques. Si on les donne à petite dose, dit-il, ils amènent du mal de tête; à dose plus forte, ils peuvent entraîner la mort. Cependant de temps à autre il en conseille l'usage, principalement le diacode fait de miel et de tête de pavot. Il le prescrivait dans le cas d'hémiplégie mais alors comme resserrant et pour faire contracter le vaisseau qui était le siège de l'hémorrhagie.

Il rejetait les cautères, les escharrotiques comme trop cruels et inutiles. Ils perturbent dans la période d'état et son inutiles quand survient le relâchement.

Parmi les méthodes relâchantes, la diète et la saignée occupaient la place la plus importante, mais nous en avons déjà parlé plus haut. Du reste, les méthodistes n'abusaient point de la saignée. Cœlius, quand il en parle, ne semble la prescrire qu'une seule fois dans le cours de l'affection sauf dans les cas de manie. Ils se servaient beaucoup de ventouses scarifiées ; les ventouses à petit orifice étaient d'ordinaire en cuivre, parfois en verre pour les parties délicates, quelquefois en terre ou en corne.

Comme médicament resserrant Cœlius recommande surtout l'eau, l'huile froide, le vinaigre, les décoctions de plantain, de pourpier, de myrte, de roses, etc. Il combattait les sueurs épuisantes par la craie en poudre, l'alun calciné, etc. Il prescrivait dans les maladies par dilatation des pores de la farine d'orge bouillie dans de l'eau, du pain rôti trempé dans du vinaigre, de l'eau froide en petite quantité. Enfin en lisant Cœlius on finit par comprendre ce qu'était cette fameuse metasyncrise de Thessalus dont Galien ne parle que d'une façon confuse.

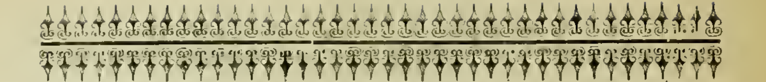
La metasyncrise consistait à renouveler les pores de l'organisme, elle reconnaissait à la médication plusieurs périodes dont l'ensemble formait un cycle.

Cette conception se retrouve déjà en partie dans les écrits de la collection hippocratique : la première période était le cycle recorporatif ou métasyncritique, consistant surtout dans l'administration de substances excitantes telles que poivre, moutarde, clovisses, vins, bains, exercices gymnastiques, frictions, application

de sinapismes. Le deuxième cycle s'appelait resomptif et rétablissait les forces épuisées par le premier cycle. Suivant les circonstances on commençait par l'un ou par l'autre de ces cycles.

Nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire comprendre l'ouvrage de Cœlius Aurélianus et par cela même la doctrine des méthodistes qu'en analysant cinq des principales maladies aiguës décrites par cet auteur, c'est-à-dire la phrénésie et la léthargie appartenant au genre resserré, le mal cardiaque au genre relâché et la pneumonie et la pleurésie qui tiennent du genre mixte. Leur lecture sera, nous l'espérons, beaucoup plus utile que les dissertations à perte de vue auxquelles nous aurions pu nous livrer. Nous remercions notre ami de Tornéry des notes nombreuses qu'il nous a fournies sur cet auteur qu'il avait particulièrement étudié ; les entretiens de M. Thomas et de M. Hahn, bibliothécaires de la Faculté, nous ont été aussi très utiles. Nous avons complété cet ensemble de renseignements par une étude patiente et approfondie du texte latin, qui présente comme on le sait des difficultés toutes spéciales.





CHAPITRE VI

Phrénésie. Léthargie. Pleurésie. Pneumonie. Mal cardiaque. Analyse de l'ouvrage.

La phrénésie était chez les auteurs de l'ancienne médecine grecque toute fièvre accompagnée de phénomènes ataxiques. Ainsi que le remarque Haeser, il devait certainement y entrer bien des formes graves de la dothiénentérie, mais celle-ci n'était pas la seule et la pneumonie typhoïde pouvait notamment revendiquer sa part, ainsi que toute autre pyrexie se signalant par de l'agitation du délire, des convulsions, etc. Ce qui la caractérise c'est surtout le désordre de l'intelligence : *Nomen igitur sumpsit a difficultate mentis ;* le nom de phrénésie dérivait du mot phren qui signifie diaphragme. Et ce muscle avait longtemps passé pour être le siège de l'intelligence, bien qu'Hippocrate ait réclamé contre cette erreur et attribué au cerveau le rôle usurpé par le diaphragme. Voici la

définition qu'en donnait Demetrius d'après Hérophile « *Nam Demetrius Herophilum sequens libro sexto quem de passionibus scripsit, hanc definiens, delirationem dixit vehementem cum alienatione atque febre dessinentem in interfectionem celerem aliquando et insanitatem.* » Ce qui la différenciait de la manie c'était la présence de la fièvre. Enfin Cœlius insiste sur sa marche essentiellement rapide. Asclépiade l'attribuait à un resserrement de pores des membranes du cerveau : « *Asclepiades primo libro de celeribus scribens passionibus phrenitis inquit est corpusculorum statio, sine obstrusio in cerebri membranis frequenter sine sensu, cum alienatione et febribus.* »

Cœlius insiste sur le resserrement véhément des pores qu'admettait Asclépiade, faisant remarquer que c'est cette véhémence qui fait toute la différence avec les resserrements légers qu'on peut observer parfois chez l'homme sain. Cette modification énergique des pores en troublant tout le corps amenait la fièvre suivant les méthodistes. D'après Asclépiade le resserrement produit le sopor et c'est comme cela qu'il expliquait l'action somnifère du pavot.

Les symptômes décrits par les auteurs étaient les suivants : Il y avait d'abord des phénomènes prémonitoires suivant Asclépiade et la plupart des médecins des autres sectes, mais ceux-ci ne cadraient guère avec le système des méthodistes, de telle sorte que Thessalus et ses disciples en niaient l'existence disant que dans cette soit-disante période prémonitoire la maladie était déjà constituée. Ils ne croyaient pas non plus

que la phrénésie ne se montrait qu'à certaines périodes déterminées par exemple en automne.

Ceux qui admettaient des phénomènes prémonitoires signalaient l'insomnie, les maux de tête, la sensibilité douloureuse du col de la vessie pendant la miction, la rougeur et l'aspect spécial des yeux. Pour Cœlius, tout cela signifiait simplement que les méninges sont malades et, par conséquent, ces phénomènes morbides peuvent se rencontrer autre part encore que dans la phrénésie. Quoi qu'il en soit, la maladie une fois déclarée présente le tableau morbide suivant : la fièvre est violente et arrive difficilement à la peau et le pouls est petit, dur, fréquent ; le malade rend souvent du sang par les narines, le sommeil est troublé ; souvent il y a de l'insomnie, du subdélirium, le malade reste sur le dos, le visage est congestionné, les urines sont rares, rouges ; souvent le malade éprouve des éblouissements et des bourdonnements d'oreilles : il y a parfois de l'angoisse précordiale et des palpitations qui surviennent sans cause. Cœlius signale aussi la possibilité de troubles intestinaux. Il indique de la façon qui va suivre le moyen de faire le diagnostic de la phrénésie. Il faut pour le poser se servir de tous les symptômes que présente le phrénétique : « *Intelligimus phrenetim ex toto signorum concursû unum etenim singulare quicquam ut est alienatio vel febricula non designat phreneticum, sed si multa concurrerint, quæ nihil aliud quam istam passionem designent.* » Pour qu'il y ait phrénésie, il ne faut pas seulement une perturbation mentale, mais

encore de la fièvre, un pouls petit et fréquent, de la carphologie et du crocidisme : *quare ut dixi intelligimus phrenetim ex concurrenti febre acuta et alienatione et pulsu parvo et crebro, attestante carphologia atque crocidismo.* » Cœlius Aurelianus explique ensuite soigneusement chacun de ces termes, notamment la carphologie. Il étudie ensuite les affections qui peuvent simuler la phrénésie : la manie, la mélancolie, la pleurésie, la pneumonie sont parfois dans ce cas, ainsi que l'empoisonnement par la belladone. Mais ni la manie, ni la mélancolie ne présentent de la fièvre ; leur marche est bien plus lente, enfin elles présentent des phénomènes particuliers que ne montre pas la phrénésie. Ainsi la mélancolie est remarquable par la tristesse du malade, le soin avec lequel il fuit ses semblables, le teint plombé, etc.

D'autre part, il ne faudrait pas prendre pour des phrénésies les fièvres qui peuvent un moment donné s'accompagner d'agitation et de délire, bien qu'au fond cela soit peu important au point de vue pratique, puisque dans toutes les maladies aiguës avec resserrement des pores le traitement est le même. Les phénomènes locaux permettront de faire cette distinction. « *Nam phreneticis atque furiosis caput magis, melancholicis stomachus patitur* ». Le pouls, dur, petit et fréquent de la phrénésie est aussi tout à fait spécial. La léthargie présente bien des points de commun avec la phrénésie, et Cœlius reconnaît formellement que les phénomènes ataxiques sont bien souvent remplacés par des phénomènes adynamiques et réciproquement,

mais le facies est plus pâle et plus plombé chez les léthargiques ; ces derniers ont de plus l'air de dormir au lieu d'être agités, mais leur respiration n'est point régulière, comme dans le vrai sommeil ; le pouls est plus dépressible, plus faible que dans la phrénésie, etc.

Les médecins s'étaient demandé depuis longtemps quel était l'organe atteint dans la phrénésie ; les opinions étaient très variables, suivant les auteurs et aussi suivant les sectes. Les méthodistes n'admettant pas de maladie locale et se servant toujours du même traitement dans les maladies aiguës avec resserrement des pores, n'étaient guère intéressés dans cette question ardue, ainsi que l'avoue franchement Cœlius Aurélianus. Cependant il veut bien nous donner les principales théories qui avaient cours sur ce sujet. Les uns plaçaient la maladie dans le cerveau, soit à la base soit à la partie convexe, les autres dans les méninges ; certains tenaient pour le cœur ou pour le péricarde ; il y en avait qui logeaient la phrénésie dans le diaphragme « *aliqui igitur cerebrum pati dixerunt, alii ejus fundum sive basim, alii membranas alii et cerebrum et ejus membranas, alii cor alii membranam quæ cor circumtegit, alii arteriam quam Græci aortem appellant, alii venam crassam, alii diaphagma* ». Et plus loin, il ajoute d'un ton léger. « *Nos igitur communiter totum corpus pati accipimus; etenim totum febre jactatur* ». De là, l'indifférence dont nous avons parlé plus haut.

Les remarques générales que nous avons faites sur la thérapeutique des méthodistes peuvent faire prévoir quel était le traitement qu'ils préconisaient dans la

phrénésie : il faut placer le phrénétique dans un endroit silencieux, vaste, bien éclairé, *fenestris etiam altioribus, luminato*, modérément chauffé, bien aéré, — les murs en seront nus, dépourvus de tableaux, de statues et même de couleurs éclatantes pour ne pas troubler l'imagination des malades, — les matelas seront durs pour forcer le malade à l'immobilité une fois qu'il se sera bien agité sur sa couche ; on essayera de relâcher les pores par les veilles, la diète de trois jours et, au besoin, si la douleur est violente et la respiration pénible, on recourra à la saignée, ainsi que le prescrivait Thessalus, mais le plus souvent on recourra aux ventouses précédées ou non de scarification. On pratiquera sur tout le corps des onctions douces; on donnera des aliments liquides et doux à certains jours de la semaine pour soutenir le malade. Il faut absolument s'abstenir de vin *vinum vero omnino negamus*. Il faut surtout, dans ces maladies aiguës produites par resserrement des pores, ne pas trop alimenter le malade *generaliter autem omnium passionum stricturas laborantes minus cibamus*, on donnera des poissons de roche, des cervelles d'animaux, des mellicérats, etc., on ne prescrira de manger que tous les deux jours. Comme on le voit, contrairement à ce qu'ils faisaient dans les maladies chroniques, les méthodistes dans les affections aiguës se tenaient surtout sur l'expectative.

Telle n'était pas toujours la conduite des médecins des autres sectes et Cœlius Aurélianus nous fournit là-dessus de précieux renseignements.

Hippocrate, dit-il, est resté à peu près muet sur le traitement de cette maladie. Praxagoras administrait des purgatifs énergiques chez les personnes vigoureuses et pléthoriques, il recourait à la saignée qu'il pratiquait au bras et au niveau de la veine linguale, *non solum inquit ex brachio sanguis est phreneticis detrahendus sed etiam de venis quæ sub lingua sunt.*

Cœlius blâme fort ces purgatifs violents et ces clystères âcres que Praxagoras prescrivait à ses malades. Il ne pouvait, dit-il, que les faire tomber du resserrement dans le relâchement des pores de l'économie.

Erasistrate, dans le Ve Livre de son *Traité sur les fièvres*, recommande de donner du vin additionné de miel ; lui aussi recourait à la dérivation intestinale.

Asclépiade prescrivait dans son *Traité sur les maladies aiguës* de rejeter les purgatifs, les clystères, les potions à l'iris et au vinaigre, l'usage des sinapismes sur la tête : dans les cas de violentes douleurs, il recourait à la saignée, mais il avait remarqué que celle-ci, utile à Athènes, était souvent nuisible à Rome, probablement parce que dans cette ville les corps étaient plus usés par la débauche ; Soranus lui faisait un crime de cette sage retenue, disant que ce qui était utile quelque part l'était partout.





LÉTHARGIE

La léthargie est étudiée dans le second livre et sous ce nom très vague on comprenait des maladies fort différentes, mais arrivées à un stade semblable : l'abolition des fonctions de relation. Cœlius Aurelianus décrit notamment des phrénésies dégénérant en léthargie et, dit-il, la réciproque peut aussi se produire. La léthargie est encore plus grave que la phrénésie. « *Et est comparatione gravior phrenitide non aliter quam negatus in toto visus, ab ex parte impedita vel silentium ab impedita locutione, aut surditas ab auditus falsitate, vel hebetudo sensum a difficultate* ».

Cette hébétude des sens avait déjà été remarquée par tous les dogmatistes et tous les empiriques.

Qu'il survienne, dit Cœlius, un plus violent resser-

rement des pores, et la phrénésie se change en léthargie, « *denique vehementi strictura phrenetici sæpisse in lethargiam venerunt.* » Mais que les pores se relâchent et le contraire se produira, « *ut declinante lethargia, aliquando contrario lethargi in phrenetim deciderunt* ». Soranus avait bien vu que cet assoupissement du cerveau ne présage souvent rien de bon ; aussi s'était-il élevé contre l'opinion d'Asclépiade qui, en cette circonstance, s'était montré beaucoup trop optimiste. « *Quapropter Asclepiadi credendum non est, pulsum atque respirationem humaniorem lethargis quam phreneticis esse* ». Ce n'est pas, en effet, un sommeil propre à sauver le malade, mais une dépression de forces nerveuses bien plus apte à le tuer. « *Sed neque iste somnus est, sed est oppressio quæ nihil resumat* (*reficit*) *ægrotantem ac potius demergit.* Ce qui démontre cette faiblesse générale, c'est le pouls, en effet, *neque etiam pulsus fortis sed magis debili percussa movitur, atque piger ac inanis* ». Si le pouls, chez les phrénétiques prend ce caractère, le mal s'empirant dégénérera en léthargie: *Denique in his quibus ob pheneticam passionem parvus est pulvus, sæpe pejorante morbo, in lethargiam transit.*

D'autres médecins définissaient autrement la léthargie ; c'était pour eux un trouble général des sens accompagné d'une fièvre ardente et aboutissant à un état pernicieux ; ce n'est même pas un trouble qu'ils veulent dire, mais une constriction, un aplatissement. *Sed hanc plerique definientes passionem lethargiam esse delirationem, cum febribus acutis ad perniciem*

ducentibus, et vero non dulcationem sed pressuramdicere. » C'était, suivant Démétrius, l'opinion d'Hérophile et il ajoute au mot *pressura* le nom d'aigu. Il paraît qu'Asclépiade ne s'était pas donné la peine de définir la léthargie ; mais Alexandre de Laodicée n'avait pas commis une pareille négligence. Voici sa définition : *Sed Alexander Laodicensis ex Asia secundum ipsum ait lethargiam esse subitam vel recentem passionem cum febribus et pressura at que sensuum jugi dificultate.* » Suivant Athénée, c'était un transport au cerveau avec tristesse.

Asclépiade en comparant la phrénésie avec la léthargie avait dit, en effet, que dans la première il y avait excitation. Dans la seconde, l'aliénation mentale s'accompagnait de sommeil et de tristesse. En un mot, l'une est un bouleversement des fonctions cérébrales, l'autre, leur diminution ou même leur suppression ; c'est la fièvre qui fait que cette définition de la léthargie ne peut convenir à l'épilepsie.

Cette léthargie se retrouvait, dit Soranus plus souvent chez les vieillards que chez tous les autres. *Soranus vero cujus hæc sunt quæ latinizanda suscepimus, pressuram inquit celerem esse vel acutam cum acutis febribus et pulsû magno ae tardo atque inani, frequentare inquit in senibus.* Cet auteur, d'après la phrase que nous venons de rapporter, avait donc encore vu la dilatation par paralysie vaso-motrice du pouls qu'on perçoit à la radiale, et avait su en montrer les caractères principaux, c'est-à-dire avec l'amplitude, le manque de résistance à la pression et le ralentissement des battements cardiaques.

Il y a dans la léthargie un élément commun (résultant d'une disposition générale de l'organisme), l'idiosyncrasie que présentent certains phrénétiques à la léthargie ; et un élément particulier, par exemple, une fièvre fort vive arrivant difficilement à la surface du corps où elle pourrait se dissiper. la lourdeur de tête, le sommeil. Voici maintenant les signes qui permettent de distinguer la léthargie des autres maladies ; la chose était d'autant plus importante que c'était le genre de l'affection et non ses causes qui, d'après eux, indiquait le traitement à suivre. On pouvait d'abord s'appuyer sur les signes propres à la léthargie « *Jam lethargiam suis signis intelligere debemus* ». Comme on l'a vu plus haut, la fièvre, l'obnubilation des sens, la constriction, le pouls large mais ralenti et dépressible, en étaient les principaux symptômes. « *Sine his enim neque esse intelligi lethargus potest.* » Les définitions données plus haut permettent de la distinguer de l'épilepsie et de la phrénésie. Dans l'empoisonnement par la mandragore (belladone) le pouls est rare, il est vrai, mais plus plein ; dans les cas d'assoupissement produit par les lombrics, le pouls est dur et fréquent, il y a aussi des troubles stomachiques et intestinaux particuliers.

Les disciples d'Asclépiade faisaient voir que la léthargie peut avoir une allure aiguë ou chronique, qu'elle peut résulter du resserrement ou de l'élargissement des pores. Suivant Mnaseas, la léthargie était produite probablement par la plénitude par les liquides.

Soranus admettait avec les autres méthodiques que la léthargie comme la phrénésie était le résultat d'un trouble de toute l'économie mais avec détermination principalement du côté de la tête. Il est difficile, dit Cœlius, de débuter par le diatriton (la fameuse diète de trois jours qui commençait le traitement de toutes les maladies), mais celle-ci peut s'employer avec avantage dès que la léthargie est un peu dissipée. On mettra le malade dans un lieu clair ; la chaleur de la chambre sera modérée ; de temps à autre on cherchera à le réveiller en lui cornant aux oreilles son nom, en le chatouillant, en le piquant, en massant doucement ses membres. On fera des fomentations sur la tête avec une huile douce, on l'enveloppera de couvertures bien souples, on lui introduira dans la bouche des collutoires, et on ne manquera pas de lui donner à boire. Si la fièvre continue on recourra à la saignée le premier jour du fameux diatriton ou pendant la durée de celui-ci. Dès que la diète de trois jours commencera, on se contentera de lui donner de l'eau simple ou légèrement émulsionnée : on fera diverses fomentations sur tout le corps, puis on recourra après le diatriton aux aliments liquides ; on leur permettra ensuite de dormir un peu pour qu'ils reprennent des forces leur permettant d'exécuter la métasyncrise (*transvoratio* de Cœlius Aurélianus). En cas de constipation on recourra aux clystères dans l'eau desquels on mettra un peu d'huile. On n'oubliera pas, comme chez les phrénétiques, de raser la tête, d'y faire des scarificatioas, d'y apposer des sangsues, si

le cuir chevelu se tuméfie, ou d'y mettre des cataplasmes, etc.

Cœlius nous apprend que Dioclès recourait contre la léthargie à des potions violentes, aux frictions, aux sternutatoires. Il employait beaucoup le vinaigre. Cette pratique déplaisait aux méthodistes parce que parmi ces médicaments les uns dilatent les pores, les autres les resserrent, et que d'autre part les sternutatoires passaient pour ébranler violemment toutes les molécules du corps.

Praxagoras faisait grand cas des aliments liquides, mais, suivant les méthodistes, mal à propos, ne sachant pas s'en priver quand il fallait prescrire la diète.

Quant à Asclépiade il disait que beaucoup des remèdes qu'on donne aux phrénétiques conviennent également aux léthargiques ; il recourait aux sternutatoires avec odeurs fortes, enfin tout ce qui était capable d'ébranler fortement les membranes du cerveau ; il faisait mettre des sinapismes additionnés de vinaigre sur la tête ; il donnait trois ou quatre fois par jour à boire aux malades.

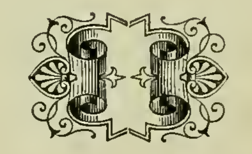




CATALEPSIE

Cœlius Aurélianus parle ensuite de la maladie appelée par les auteurs grecs *catalepsie*, en latin *apprehensi*. « *Vicina atque similis est lethargiæ passio quam græci catalepsin appellant.* » Ses principaux signes seraient une fièvre aiguë avec privation de la voix, un engourdissement de tous les sens, une immobilité de tout le corps et enfin des yeux fixes et toujours ouverts. Hippocrate, dit-il, et Dioclès ont appelé cette maladie *aphonie*. Praxagoras la nomme affection comateuse, et Philippe *catoché;* mais ce n'est point là un mot nouveau : Hippocrate l'avait déjà employé. Cœlius avoue que la plupart des médecins avaient confondu la léthargie avec la catalepsie, mais Asclépiade et son disciple Chrysippe avaient cru devoir séparer les deux maladies. Magnus, Agathinus, Archi-

gène, reprend Cœlius, en ont donné d'excellentes descriptions. On sait que ces médecins appartenaient à la secte méthodique. *Veteres etiam medici hanc passionem non tacuerunt, sed facile secuti etiam nunc plurimi lethargiam esse senserunt. Alii horum successores pauci quidem Asclepiades sectatores hanc a lethargia secernerunt, etc.* Les symptômes indiqués par notre auteur montrent qu'il s'agissait d'un état analogue à la léthargie, mais symptomatique de processus morbides divers.





PLEURÉSIE

La pleurésie emprunte, dit Cœlius, son nom de la partie de l'organisme qui est la plus malade « *pleuritis a parte corporis quæ magis patitur nomen sumpsit* ». Les causes sont multiples « *fit autem ex variis antecedentibus causis ut cætera passiones* ». Cependant le traumatisme, les excès vénériens ? l'ivresse, les exercices violents en sont l'origine la plus fréquente. Il rappelle la définition d'Aristote (traité des médicaments), la pleurésie est la coction du liquide sans condensation, « *pleuritis, inquit, est liquidæ materiæ coctio, sine densatio* ». Cœlius n'est pas de cet avis et rappelle l'opinion qu'Apollonius Mys de la secte d'Hérophile a émise sur la pleurésie dans le XXVIII[e] volume de son traité. *Pleuritis est communiter passio temporalis, atque*

celeris, secundum laterum membranas quas hypezocotas vocant, atque inter eorum carnem. » Asclépiade l'avait défini une effluxion d'humeur dans un temps court, se produisant sur le côté du thorax, s'accompagnant de fièvre et de voussure. Cœlius insiste beaucoup sur cette voussure que détermine la pleurésie « *etenim quoties ex complexa passione conficitur tumorem perspicimus superare* ». Suivant Soranus, la pleurésie se caractériserait par une douleur violente sur les côtés, une petite toux sèche, une fièvre vive et des liquides épanchés dans les plèvres qui sont de nature diverse « *et igitur secundum Soranum pleuritis dolor vehemens interiorum lateris partium cum febribus acutis et tussicula, quæ variæ qualitatis liquor excluditur* ». La pleurésie se rencontrerait plus souvent chez l'homme que chez la femme, chez les veillards que chez les adolescents, et en effet, dit-il « *tussiculosa enim atque frigida senilis est aetas quo intelligimus profecto hanc passionem pueros difficulter incurere* ».

Elle est plus fréquente dans les saisons froides que pendant les saisons chaudes. A propos de la douleur, Cœlius rappelle qu'elle peut se propager sur les parties latérales du cou et même dans le bras du côté malade. Elle est fixe ou mobile, elle s'accompagne d'une respiration embarrassée (*quam græci* δυσπνοιαν *vocant*). Les malades ne peuvent se coucher sur le côté, à cause de la douleur. Notre auteur note encore l'insomnie, l'agitation, l'augmentation de la soif, la perte de l'appétit; tous ces phénomènes s'exaspèrent si le mal empire. *Pejorante passione augentur omnia*

supra dicta quant au pouls il est « *densior, celer, fortis et veluti fluctuans suo percussu pressuram significans.* » Cœlius signale encore : *mentis alienatio, gutturis stridor, et sonitus interius resonans aut sibilans in ea parte quæ patitur :* Comme on le voit Laënnec n'est pas le premier qui ait eu dans les cas de pleurésie l'idée de mettre son oreille contre le thorax. On y trouve signalés aussi les crachats et les vomiques qui caractérisent la pleurésie purulente, dont l'exsudat se vide par les bronches. Dans un petit paragraphe Cœlius Aurélianus indique les signes qui marquent que la pleurésie tourne à la péripneumonie ou à la vomique. Dans le premier cas le facies change, devient manifestement inflammatoire, les pommettes se congestionnent, il survient des troubles nerveux ! Quand la vomique (pleurésie chronique purulente) s'établit, la douleur persiste, les forces s'épuisent, la respiration est pénible, le pouls dense.

Cœlius nous apprend qu'Hérophile soutenait que c'était le poumon qui était malade. Pour Asclépiade, Dioclès, Erasistrate et ses disciples c'était la plèvre. Ceux qui partageaient l'opinion d'Hérophile font remarquer qu'il n'y a rien qui indique une tumeur inflammatoire, ni la rougeur, ni l'induration, ni les pulsations ; la toux serait due à l'irritation des fibres pulmonaires. « *Dehinc etiam tussicula signum est ex accidentibus consequentibus morbum fibrarum pulmonis.* » Mais notre auteur n'est point de cet avis, d'abord la tuméfaction du côté malade existe réellement, puis la douleur de la pleurésie ne s'explique

nullement par la maladie du poumon puisque cet organe est insensible « *nam profecto insensibilis omnis est pulmo, debuit igitur nullus fieri dolor.* » Il n'en est point de même des parois thoraciques et de leurs membranes qui sont sensibles.

L'empyème ressemble beaucoup à la pleurésie, mais il n'y a pas de fièvre et la respiration est simplement gênée sans être superficielle et difficile comme dans la pleurésie. S'il y a du catarrhe nasal avec gêne de la respiration, des douleurs thoraciques et de la fièvre, on voit que les phénomènes simulent assez bien la pleurésie. Et en effet, du temps de Cœlius où l'on ne possédait pas des signes physiques, le diagnostic devait être plus difficile que de nos jours! mais cependant Cœlius indique des signes différentiels qui sont la douleur de côté plus violente et plus persistante ; puis la toux et les crachats ne sont pas les mêmes.

Comme *traitement* il faut entourer le malade de couvertures bien molles, le tenir dans un lieu bien éclairé, mais froid et modérément spacieux : on commencera par la fameuse diète de trois jours et par les veilles (où l'on ne permettait pas au malade de dormir), on frottera les membres et les articulations avec des onctions douces, on fera aussi quelques frictions huileuses sur la tête et sur les aines ! on donnera des collutoires et des boissons froides. Si le besoin s'en fait sentir, on recourra aux laxatifs. Lorsque la douleur est violente il conviendra de recourir à la saignée pour amener la défluxion. On donnera des aliments

liquides et d'une digestion facile. Quand il y a de la diarrhée on recourra aux astringents : tels que l'écorce de grenadier, la rose de Provins (Gallica). Il ne faut pas trop donner à boire parce que les boissons froides qu'il faut prescrire réveillent la toux. On peut recourir aussi à des préparations faites de miel et de grains broyés, de fénu grec ou de lin ; parfois on peut recourir au miel mélangé de pâte d'amande amère. Il y avait aussi un autre médicament appelé diatessaron et voici sa formule : *Utendum quoque medicamine quod diatessaron vocant; cera, resina therebinthina, iri illyrici, pice æquis ponderibus*. A la fin de la maladie on recourra au vin. C'est là, dit Cœlius, le traitement qu'indique Soranus, mais suivant son habitude il va nous indiquer les prescriptions des médecins des autres sectes,

Il rappelle qu'Hippocrate combattait la douleur du point de côté par des fumigations ; mais si rien n'y fait et si la douleur gagne le cou et le bras, il faut faire une saignée au membre supérieur ; si la douleur reste localisée à la poitrine on se contentera des émollients, de l'ellébore noire, du suc de peplion, etc. Nous n'insisterons pas sur ce que dit là-dessus Cœlius ainsi que sur les indications que présente la période de la crise, tout cela nous est bien connu par la collection hippocratique.

Dioclès recourait aussi à la saignée. Il purgeait par les médicaments cathartiques ; par conséquent, il est passible des reproches que mérite Hippocrate. Il donnait à manger aux jeunes sujets à partir du 11e jour ;

l'été, il se servait de mets froids, mais l'hiver il recourait aux aliments chauds.

Praxagoras faisait prendre à ses malades une émulsion de poivre additionnée de vinaigre et parfois d'absinthe. Il ne saignait que le 5° jour pourvu que le temps ne fût pas froid, qu'il ne s'agît point de vieillards ou d'individus débiles et fatigués par la maladie, Comme boissons, il leur donnait une macération d'hysope additionnée de vinaigre. Il faisait mettre sur le ventre des émollients jusqu'au 7e jour.

Asclépiade recourait à la saignée, mais il avait remarqué que cette méthode qui donnait de bons résultats à Athènes, réussissait souvent beaucoup moins à Rome surtout chez les pleurétiques. Il ne veut pas qu'on fasse souffrir les malades de la soif et il rejette les purgatifs ; s'il faut maintenir, dit-il (*Traité des maladies aiguës*), la liberté du ventre qu'on recoure aux clystères.

Il donnait librement à boire à ses malades, principalement de la tisane d'hysope ; mais il rejettait l'emploi d'une herbe que les Grecs, dit Cœlius, appellent phlemon. Il recommande de donner à manger aux malades, mais pas constamment, par exemple le second jour et le quatrième ; à propos de ce traitement Soranus remarquait qu'il faut toujours saigner les malades quand l'affection est due à une constriction des pores et cela à Rome aussi bien qu'ailleurs.

Themison avait ordonné un bon traitement, mais il avait le tort de donner des cataplasmes dès le 4e jour et de recourir ensuite aux préparations cératées et aux

onguents excitants, par exemple, ceux qui sont faits avec la rue.

Héraclide donnait le 2e et le 3e jour des clystères, puis peu après il recourait à la saignée, il maintenait la liberté du ventre par les lavements et combattait la diarrhée par les astringents, il donnait du vin à ceux qui étaient débiles, etc.





PÉRIPNEUMONIE (PNEUMONIE)

La péripneumonie est comme la pleurésie, la phrénésie, la léthargie, une maladie de l'économie tout entière, mais avec une détermination locale très marquée qui est le poumon, « *peripneumonia non ut priores voluerunt a parte corporis quæ patitur nomen sumpsit, sed ab ea quæ plus patitur.* » Son étiologie est la même que celle de la pleurésie, « *perficiunt hanc passionem causæ quæ etiam pleuriticam faciunt.* » Souvent elle survient dans le cours d'une pleurésie, quelquefois d'un gros rhume ou d'un mal de gorge. « *Nam frequentius antecedente pleuritide peripneumonia sequetur; item catarrhus vel corrhyza vel quod est rarissimum synanchica precedens passio.* »

Les méthodistes ne se sentaient pas en état d'en donner une définition, « *definire methodici juxta Sorani judicium declinant.* »

Suivant Asclépiade et ses disciples, c'était une effluxion avec fièvre et marche aiguë, s'accompagnant de tuméfaction. Suivant Soranus, c'était un resserrement des pores violent et aigu qui s'effectue dans le poumon avec crachats, soif et fièvre temporaire. « *Est igitur secundum nos peripneumonia strictura vehemens atque acuta pulmonis, cum sputis et siti et febricula celeri atque acuta.* » La fièvre, la soif, l'anorexie, le point de côté, la difficulté de reposer sur le flanc malade, les yeux congestionnés, les pommettes rouges, la dyspnée avec respiration pénible et superficielle, des crachats rouillés (*Tussicula sanguinolentis*) en sont les principaux symptômes. Suivant Cœlius, le pouls est *vehemens et celer*, les troubles nerveux se caractérisent par l'anxiété, la carphologie, l'insomnie. Dans les cas où la guérison doit survenir, ces symptômes s'apaisent peu à peu. « *At si salutaris prosperata signis passio neperit in melius vergere, omnium supra dictorum fiet paulatim deductio, aliquibus etiam semel amputata decisio.* » Dans le cas contraire, tout empire et la mort survient. Quel est le siège de la maladie? Suivant Dioclès, ce serait les veines pulmonaires. *Pati in peripneumonicis Diocles venas pulmonis, inquit.* Suivant Erasistrate, ce serait les artères. *Erasistratus vero arterias.* Suivant Praxagoras, ce seraient les parties postérieures du poumon. « *Praxagoras eas, inquit, partes pulmonis pati quæ sunt: spinæ conjunctæ.* » Pour Hérophile, le poumon tout entier serait malade. *Etenim omnem, inquit, pulmonem pati Herophilus.* Pour Asclépiade, les parties

atteintes seraient les bronches. « *Asclepiades vero. eas pulmonis partes pati quæ arteriæ sunt adherentes quas appellant bronchia.* » Pour Apollonius. de la secte d'Hérophile, l'affection proviendrait de la maladie des artères et des veines. Pour Soranus, il s'agirait d'une maladie générale à détermination pulmonaire. *Soranus autem cujus verissinas apprehensiones latini sermone describere laboramus, totum inquit corpus passione vexari sed pulmonem vehementius, quod quidem œtimatum et non ad expressam fidem accipiendum judicavit*, mais, comme on le voit par la phrase latine ce grand médecin conservait quelques doutes. D'ailleurs, Cœlius fait remarquer que, dans une affection où l'économie tout entière est malade, cette recherche au point de vue thérapeutique est assez oiseuse.

Traitement de la pneumonie. — Il faut mettre les pneumoniques dans une chambre modérément claire, mais froide; on empêche le malade de s'endormir pendant les premiers temps du mal; frictions sur le corps et les membres; onctions huileuses; plus tard on permettra le sommeil; si les forces l'indiquent, on recourra à la saignée. On alimentera le malade avec des aliments liquides, on lui donnera des décoctions de riz, des préparations de miel additionnées d'aneth et d'huile, de l'eau froide, au besoin un œuf à la coque; on alimentera le malade tous les deux jours jusqu'au déclin de la maladie, on appliquera des cataplasmes sur le point de côté et entre les deux épaules; on recourra au besoin aux ventouses. Cœlius se servait aussi comme

Mnaseas de l'emplâtre diachylon. Erasistrate et Hérophile ne laissèrent rien, paraît-il, sur le traitement de cette maladie. Cœlius rapporte ensuite le traitement d'Hippocrate. Il fait remarquer que Dioclés recommandait de ne pas traiter par la diète les vieillards, mais il leur administrait par contre des lavements très âcres et par cela même nuisibles. Asclépiade rejetait les purgatifs, les clystères irritants (voir IIe livre des *Maladies aiguës*); il disait qu'il fallait pour la saignée faire attention à l'état du mal et au pays où l'on se trouvait. Il condamnait les cataplasmes qui, cependant, dit Cœlius, sont de la plus grande utilité. Les empiriques recouraient à des médicaments très variés : à la rue, à la gentiane, à l'iris, à l'origan, au marube, etc.

Nous terminerons ici l'étude de quelques maladies dont nous avons jugé à propos de faire l'analyse détaillée en donnant quelque explication sur le mot tumeur que nous avons vu reparaître à plusieurs reprises dans la description de la pleurésie et de la pneumonie. La tumeur marque le resserrement et comme la tumeur est le phénomène capital, il l'emporte sur le flux en effluxion qui, cependant, fait de ces deux maladies un genre mêlé, c'est-à-dire s'accompagnant en certains points de resserrement, en d'autres de dilatation des pores.

Toutes les maladies que nous venons d'étudier s'accompagnent de fièvres, mais il n'y en a pas dans la maladie cardiaque, l'apoplexie, les convulsions, l'iléus, l'hydrophobie ou rage, le tétanos qui sont décrits à la

fin du IIe et dans le courant du IIIe livre. Le mot de maladie cardiaque semble avoir caché les affections les plus disparates. Il y rentrait de l'anémie, des syncopes, des palpitations, cette maladie était assez semblable, d'après les auteurs de la période gréco-romaine au mal de l'estomac, tout aussi mal défini et tout aussi confus ; les principaux symptômes différentiels, suivant Asclépiade qui avait séparé l'une de l'autre, les deux maladies étaient que, dans la maladie cardiaque, il y avait des battements de cœur violents, un pouls petit et misérable et de la dyspnée.

Le mal de gorge qui comprend, outre les angines, les laryngites, contient une allusion intéressante à la trachéotomie qu'Asclépiade pratiquait dans les cas de besoin urgent : *Ac si major inquit passio fuerit, dividendæ sunt fauces; hoc est tonsiltæ et partes supra uvam constitutæ; etenim summa est appellaris bronchotomiam. Dehinc a veteribus probatam approbat arteriæ divisionem ob respirationem faciendam, quam laryngitonam vocant.* » Malheureusement il résulte du passage de Cœlius que cette pratique était tombée tout à fait en désuétude.

Cœlius décrit avec beaucoup de soin et d'exactitude l'hydrophobie. On se demande, dit-il, si c'est une maladie du corps ou de l'esprit. Quant à lui, il pense que l'un et l'autre sont malades. L'esprit est malade, parce que les hydrophobes craignent l'eau sans raison, mais le corps est atteint, puisque les malades sont altérés et qu'ils ont le hoquet et d'autres accidents morbides graves. Suivant Cœlius, le siège principal

de la maladie, c'est, dit-il, d'après la symptomatologie, l'estomac et le ventre. On soutenait, paraît-il, de son temps que c'était une maladie nouvelle. Cœlius n'est pas de cet avis ; mais en supposant que cela fût vrai, il est inutile, dit-il, de créer pour elle un genre nouveau, puisque toutes les maladies générales rentrent dans le resserrement ou la dilatation des pores. Antémidore et Eudème croyaient que l'affection était récente, parce que, disent ces disciples d'Erasistrate, les anciens si exacts en toute chose n'en ont point parlé et qu'elle est incurable, preuve qu'elle est nouvelle, car si elle était ancienne, on aurait déjà trouvé un remède pour la guérir. Mais d'autres médecins rappelaient que Démocrite en a parlé et a même traité de son étiologue et qu'Hippocrate en a discouru à propos des phrénétiques, quand il dit que certains malades boivent peu et que le moindre bruit leur fait peur, enfin Homère aurait fait allusion à l'hydrophobie dans le mythe de Tantale ; d'autre part ce poète aurait dit qu'il regrettait de n'avoir pu tuer Hector, ce chien enragé ; Cœlius ne voit pas pourquoi cette maladie serait nouvelle, puisque dans les âges les plus reculés il y avait des chiens comme de nos jours ; il croit que l'incurabilité ne signifie rien car à supposer le mal inguérissable, il serait dans le cas du cancer qui est loin d'être une maladie nouvelle.





MALADIE CARDIAQUE

Sous le nom de maladie cardiaque, Cœlius Aurélianus, comme son maître Soranus, n'entendait point du tout le cœur, mais bien une affection stomacale que nous verrons par exemple s'accompagner de phénomènes nettement cardiaques. Ils ne faisaient du reste que se conformer en cela à l'avis d'Hippocrate et d'Erasistrate. Galien qui la considère comme une maladie caractérisée surtout par l'épuisement des forces, dit nettement qu'elle a son siège au cardia et à l'estomac, cependant il ajoute que certains médecins croyaient à une inflammation du cœur, aussi lui donnaient-ils le nom de syncope. (Voir Kuhn, vol. XIX. p. 420). C'est sous ce nom de syncope qu'a été décrit le fameux morbus cardiacus. Voici la phrase de Cœlius Aure-

lianus à laquelle nous faisons allusion : « *Cardiacam passionem duplici significatione communi et propria. Sed communem dicunt eam, quæ substantiam in stomacho atque ore. Ubi etiam mordicatio sequitur supradictarum partium, ut Hippocrati primo et secundo libro Epid. Commemorat. et Erasistratos libros quos de ventre scripsit. Propriam autem dicunt hanc, quæ cum sudore fuerit atque pulsu imbecitto, de qua nunc dicere inscipimus. Nomen autem hœc sumpsit passio, ut quidem vo'unt à parte corporis quæ patitur.* »

Il paraît qne Soranus se refusa à en donner une définition ; et en effet il lui aurait été difficile d'en fournir une valable vu la confusion extrême de choses différentes que le mot morbus cardiacus. *Definitiones enim Soranus dicere declinavit.* Suivant Artemidore, disciple d'Erasistrate, et suivant Asclépiade et ses disciples, le cœur serait atteint et ses pores seraient resserrées. Soranus n'était point de cet avis et Cœlius ajoute « *hœc opinio valde plurimis probabile videtur.* » Pour Soranus il s'agissait d'une dilatation des pores de toute l'économie, aiguë, temporaire, qui se produirait plutôt chez les vieillards et plus souvent chez les hommes que chez les femmes. Ses causes seraient très nombreuses et très diverses ; Cœlius invoque les fatigues exagérées, les troubles stomacaux, les violentes émotions morales, etc., il y a de la fièvre mais larvée et aussi un pouls fréquent, dépressible, parfois même irrégulier « *aliquando etiam ut incoordinatus occurrit,* » du malaise de

l'oppression de l'insomnie, des hallucinattons, de l'hébétude, de la jactitation : *sequitur etiam fastidium, sitis immodica et humor facilis in excitatione, hallucinatio, hebetudo jactitatio ;* on remarque que les extrémités et les jambes sont froides. Quant à l'exagération de sécrétion, à la température de l'air inspiré, etc., Soranus croyait que c'étaient des symptômes variables et instables ; plus tard le corps livide gonflé, la parole est brève et entrecoupée, les lèvres sont décolorées, les yeux enfoncés dans leurs orbites, il survient à la fin de la diarrhée *et ea quæ pereuntibus frequenter occurrunt ut solutio ventris ;* la dyspnée est très marquée ; le larmoiement sans cause est d'un mauvais pronostic, ainsi que la noirceur des pupilles. La perte totale de l'appétit est un symptôme encore plus fâcheux. Au contraire si l'affection doit guérir, le pouls reprend ses caractères normaux, la peau recouvre sa chaleur, la dyspnée diminue, le moral se rétablit, l'appétit reparaît ainsi que le sommeil aussi profond qu'après les fatigues du travail. *at si in salutaria signa venire cœperint ægrotantes, pulsus ressurgit. corporis frigus frangitur et difficultas respirationis minuetur, accedente animi quadam securitate et post sumptum cibi, virium profectus sonnus quoque aliter tanquam post laborem dormientium.*

Cœlius nous apprend que de son temps régnaient de grandes discussions pour savoir si les individus atteints de mal cardiaque étaient vraiment des fébricitants. La plupart des médecins antérieurs à Asclépiade

soutenaient qu'il n'y avait nullement de la fièvre sauf l'érasistatéen Apollophane, Asclépiade croyait aussi qui la fièvre était absente chez la plupart des malades. Thémison, Thessalus, Démetrius d'Apollinie soutenaient que la fièvre existe chez certains sujets, notamment disait Démétrius au commencement et à la fin de la maladie. Soranus admettait que la fièvre pouvait venir de l'écartement des pores, il n'était donc point opposé à l'idée d'une fièvre.

Nos vero Sorani sequentes judicium et in aliquibus absoluta fieri febris accepimus, etc.

Du reste, la fièvre n'indique pas par sa présence seule qu'une maladie est grave. ni même ne suffit à faire estimer les dangers de la maladie : *Est enim cholerica gravis atque periculosa passio, quæ numquam secuta febribus sit.* Quelques chapitres très confus sont consacrés au diagnostic différentiel d'avec ceux qui suent avec une maladie stomacale et de ceux qui sont pris de sueurs critiques favorables. Voici maintenant quelques notes sur le traitement tel que Soranus l'institue. Ce n'est pas une affection incurable, comme quelques-uns l'ont soutenu, *etenim sunt qui hoc passionis genus incurabile totum judicarunt.* Suivant Soranus, il faut placer le malade dans une chambre froide, obscure, tels que le sont les hypogées et beaucoup de cavernes.

Il faut éviter avant toute autre chose le soleil : *Semper enim atque magis in ista passione solem tolli accepimus.*

Il ne faut pas oublier en effet que la maladie était

produite par une dilatation des pores ; il s'agit de les resserrer par le froid et par l'obscurité ; le lit ne sera ni trop mou ni trop dur ; il sera juste de la grandeur du malade. Si la sueur continue, on recourra anx aspersions d'eau froide. Les astringents sont également bons pour cet office, il faut laisser le malade en repos. *Hinc namque commotus Thessalus unus ex principibus nostris eorum usum totum judicavit cohibendum.* Les cataplasmes faits avec certaines herbes sont aussi d'une certaine utilité. On donnera à l'intérieur différentes préparations astringentes ; on permettra au malade de boire froid, mais en petite quantité : on se comportera à propos des aliments comme dans les maladies précédentes.



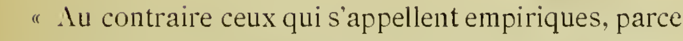
II[e] PARTIE

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES



EMPIRIQUES

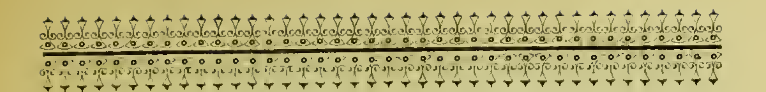
(Celse Ier livre)



« Au contraire ceux qui s'appellent empiriques, parce « qu'ils se basent sur l'expérience, regardent bien comme « nécessaire l'étude des causes évidentes, mais déclarent « qu'il est inutile de rechercher les causes occultes des « maladies, attendu que la nature est impénétrable et « comme preuve, on n'a qu'à rappeler la discorde qui « règne sur cette question, puisque les philosophes, pas « plus que les médecins n'ont jamais pu que s'accorder « là-dessus entre eux. En effet, pourquoi ajouter foi à « Hippocrate, plutôt qu'à Hérophile, à Hérophile plutôt « qu'à Asclépiade. Si l'on tient aux seuls raisonnements, « ils se valent tous; si l'on s'en tient aux résultats thé-

« rapeutiques, on peut répondre que n'importe quel
« médecin a guéri des malades ; on ne peut donc
« admettre les arguments des uns et des autres. Si
« l'art de discourir faisait le médecin, nul ne serait
« supérieur aux philosophes ; mais s'ils ont en excès la
« science des mots, ils n'ont pas celle de guérir. »





SIMPLICITÉ

DE LA THÉRAPEUTIQUE ANCIENNE

Comme témoignage de cette simplicité de la thérapeutique ancienne, nous n'avons qu'à citer Pline (livre XXIX, *hist. nat.*) : « Hippocratis certe, qui primus « medendi prœcepta clarissime condidit referta her- « barum mentione invenimus volumina. Nec minus- « Diocles Carysti, qui secundus ætate famâque extitit « Item Praxagoræ et Chrysippi, ac deinde Erasistratim « Herophilis quidem, quanquam sublilioris sectæ con- « ditoris, anteomnes celebratam rationem eam. » C'est-à-dire en français : « En effet, Hippocrate qui le premier a établi avec clarté les préceptes de l'art de guérir, a laissé de quoi remplir des volumes entiers sur

les propriétés des simples et il en a été de même pour Dioclès de Caryste, le premier après lui comme époque et comme réputation, puis pour Praxagoras, Chrysippe et enfin Erasistrate. Cet exemple a été suivi par Hérophile lui même, quoique fondateur d'une secte trop subtile. »





HAINE DE CATON L'ANCIEN

CONTRE LES MÉDECINS GRECS

« Dicam de istis græcis suo loco, Marce fili, quid « Athenis exquisitum habeam et quod bonum sit « illorum litteras inspicere, non perdiscere, vincam. « Nequissimum et indocile genus illorum et hoc « puta vatem dicisse : Quandocumque ista gens « suas litteras dabit, omnia corrumpet : tum etiam « magis, si medicos suos huc mittet. Jurarunt inter « se barbaros necare omnes medicina. Et hoc ipsum « mercede faciunt, ut fides eis sit et facile disperdant. « Nos quoque dictitant barbaros et spurcius nos quam « alios opicos appellatione fœdant. Interdixi tibi de « medicis. »

Peut-être dans toute cette colère et ces sarcasmes se montrait une certaine rivalité de métier, car ce même auteur avait dans ses livres indiqué pour une foule de maux des remèdes empruntés aux vieilles traditions des agriculteurs romains. Parmi celles-ci, se trouvent des formules magiques d'une remarquable naïveté.





PATRIE D'ASCLÉPIADE DE BITHYNIE

Galien (σαγωγη ει ιατρος) l. IV, p. 372 K., dit qu'Asclépiade était de Cos et de Pruse, cette phrase a fort embarrassé les auteurs qui se sont occupés d'Asclépiade. Daniel Leclerc croyait que Cos était un nom patronymique, mais Garofalo s'appuyant sur l'autorité d'Etienne de Byzance fait remarquer que Prusa s'était appelé Cos, 300 ans avant la naissance d'Asclépiade et qu'elle prit le nom du roi Prusias, l'hôte d'Annibal. Gumpert fait remarquer que cette ville dont parle Garofalo, était non en Bithynie, mais en Mysie.





DES DIFFÉRENTS ASCLÉPIADES

Cocchius qui s'est occupé le premier de cette difficile question, compte plus de 40 Asclépiades. Il exagérait certainement. Gumpert ramène ce chiffre à 10. Harlès, après des recherches approfondies, le fait remonter à 14. Au fond, comme le fait remarquer Hœser, deux seuls médecins ont obtenu assez de renommée pour qu'il puisse s'établir une confusion avec Asclépiade de Bithynie ; c'étaient Asclépiade le pharmacien, ainsi appelé à cause de ses ouvrages de pharmacologie, qui vivait du temps de Néron, et Asclépiade de Myrtée qui vivait du temps de Pompée, et enseigna la grammaire et la rhétorique.

Du reste tous les auteurs qui ont parlé de l'Asclépiade dont nous nous occupons, ont eu soin de nous dire que celui qu'ils désignaient était de Pruse en Bithynie, par conséquent l'erreur n'est guère possible. Cependant Pline a confondu probablement Asclépiade de Pruse avec celui de Myrtée.





OUVRAGES D'ASCLÉPIADE

Asclépiade a beaucoup écrit; malheureusement, il ne reste que quelques fragments de ses œuvres; ils nous suffisent cependant pour juger que son style était élégant et qu'il avait employé le dialecte attique.

Douze de ces ouvrages sont signalés par Cœlius Aurelianus, ce sont:

1° Les livres des définitions;

2° Les livres sur les fins;

3° Les livres sur les maladies aiguës au nombre de trois;

4° Deux livres de commentaires sur Hippocrate;

5° Livres sur Erasistrate et sa doctrine, où Asclépiade traitait de la nutrition et de la génération;

6° Le livre salutaire;

7° Le livre sur les médicaments généraux;

8° Les livres sur les fièvres périodiques ;

9° Sur les maladies vénériennes ;

10° Sur l'hydropisie ;

11° Sur les clystères ;

12° Sur la facon d'administrer le vin dans les maladies.

Galien mentionne cinq autres ouvrages :

1° Un sur les éléments ;

2° Un sur la respiration et le pouls ;

3° Un livre sur l'alopécie ;

4° Un livre sur les termes obscurs employés par Hippocrate ;

Cassius, Celse, Pline nous parlent :

1° D'un livre sur les ulcères ;

2° D'un autre sur la façon de conserver la santé.

Il semble qu'il avait aussi composé un traité de philosophie sur l'âme.





ASCLÉPIADE D'APRÈS PLINE

« Durabat tamen antiquitas firma magnasque con-
« fessæ rei, vindicabat reliquias, donec Asclepiades
« ætate magni Pompeii orandi magister, nec satis in
« arte ea quœstiosus, ut ad alia sagacis ingenii huc
« se repente convertit : atque ut necesse erat homini,
« qui nec id egisset, nec remedia noscet oculis usû-
« que percipienda, torrenti ac meditata quotidie ora-
« tione blandiens omnia abdicavit, totamque medicinam
« ad causam revocando. conjecturæ fecit : quinque
« res maximè communium auxiliorum professus, *abs-*
« *tinentiam cibi, alias vini, fricationem corporis, ambu-*
« *lationem, gestationes*, quæ quum unusquisque seme-
« tipsum sibi præstare, posse intelligeret, faventibus
« cunctis, ut essent vera quæ facillima erant, univer-
« sum prope humanum genus circumegit in se-non-
« alio modo, quam si cœlo emissus advenisset.

« Trahebat præterea mentes artificio mirabili, vinum
« promittendo ægris, dandoque tempestive, tum frigi-

» dam aquam. Et quoniam causas morborum scrutari « prior Herophilus instituerat vini rationem illustrave- « rat Cleophantus apud priscos, ipse cognominari se « frigida danda præferens, ut auctor est M. Varro, « alia quoque blandimenta excogitabat, jam suspen- « dendo lectulos, quarum jactata aut morbos extenua- « ret aut somnos alliceret, jam balineas avidissima « hominum cupidine instituendo et alia multa dictis « grata atque jucunda ; magna auctoritate, nec minore « famâ, quam occurisset ignote funeri, relati homine « ab rogo, atque servati ne quis levibus momentis tan- « tam conversionem factam existimet. Id solum pos- « sumus indignari unum hominem e levissima gente, « sine opibus ullis orsum, vectigalis sui causâ repente « leges salutis humano generi dedisse quas tamen « postea abrogavere multi. Asclepiadem adjuvere « multa, in antiquorum cura nimis anxia et rudia, ut « obruendi ægros veste, sudoresque omni modo ciendi, « nunc corpora ad ignes torrendi, solesve assiduo « quærendi in urbe nimbosa, imo vero tota Italia « imperatrice. Tum primum pensili balinearum usu ad « infinitum blandientem. Præterea in quibusdam mor- « bis medendi cruciatus detraxit, ut in anginis quas « curabant in fauces organo demisso. Damnavit me- « rito et vomitiones, tuni supra modum frequentes. « Arguit et medicamentorum potus stomacho inimicos, « quod est magnâ ex parte vetitum. »





CRITIQUES A ADRESSER AU MÉTHODISME

« Asclépiade (1), malgré les services très réels qu'il a rendus à la médecine, a néanmoins fait beaucoup de mal à cause du point de vue étroit d'où il envisageait la médecine. Il a nié les vertus curatrices de la nature, la marche régulière des maladies, ce qui est faux pour beaucoup de celles-ci. Son étiologie est de la pure fantaisie. Enfin sa thérapeutique s'appuyant exclusivement sur le genre de la maladie est bien artificielle. Il laissait complètement de côté la thérapeutique pathogénique, qui cependant bien souvent a une importance capitale. Enfin il est allé aussi trop loin en niant l'action locale des médicaments. La digitale, le mercure, l'iodure de potassium, démontrent aujour-

(1) Note de M. de Tornéry.

d'hui la fausseté de cette assertion. Nous avons tenu à signaler ces fautes capitales parce qu'elles montrent combien les problèmes qu'agite encore la médecine moderne sont de date ancienne. Galien a plutôt chicané subtilement avec les méthodistes que refuté ceux-ci. Les arguments de Celse sont de toute autre valeur.

« Des médecins de ce siècle, s'appuyant sur l'auto-
« rité de Thémison, soutiennent que la connaissance
« des causes est inutile à la pratique et qu'il suffit de
« reconnaître dans les maladies ce qu'elles ont de
« commun entre elles, c'est-à-dire si elles sont dues à
« un resserrement, à un relâchement ou à un mélange
« de ces deux phénomènes. En effet, tantôt les malades
« n'évacuent pas assez, tantôt ils évacuent trop ou
« bien leurs évacuations, insuffisantes dans telle partie,
« seront exagérées dans telle autre. Les maladies ainsi
« divisées peuvent être aiguës ou chroniques, s'em-
« pirer, rester stationnaires, ou guérir. Il faut donc,
« lorsque l'on a reconnu un de ces états, tenir le corps
« relaché s'il y a resserrement, ou resserré s'il y a
« relâchement. Si l'affection est mixte, on pourvoira
« au danger qui est le plus pressant. On doit aussi
« varier le trait ement suivant que l'affection est aiguë
« ou chronique, qu'elles s'accroissent, soit station-
« naires ou sur la période de déclin.

« La médecine pour eux consiste à suivre ces pré-
« ceptes, qui constituent la méthode et dont le but est
« d'observer les rapports des maladies entre elles.....
« Quant aux disciples de Thessalus, s'ils sont fidèles
« à leurs principes, ils méritent plus que personne le

« surnom de dogmatiques et quoiqu'ils n'admettent
« pas toutes les opinions de ces derniers, il n'est pas
« nécessaire de les appeler autrement, puisqu'ils se
« basent au moins autant que ces derniers sur ce pré-
« cepte que la mémoire seule ne suffit point, et qu'il
« faut s'appuyer sur le raisonnement. Si au contraire,
« comme cela semble, le médecine n'a point de prin-
« cipes immuables. les méthodistes doivent être con-
« fondus avec les empiriques, d'autant plus que
« l'homme le moins éclairé est comme eux en état de
« juger si la maladie dépend du resserrement ou du
« relâchement. Si c'est le raisonnement qui les y
« amène, ce sont des dogmatiques, si c'est l'expérience,
« ce sont des empiriques : encore sont-ils inférieurs
« aux empiriques, car ceux-ci s'occupent de beaucoup
« de choses dans leur observation, tandis que les
« méthodistes se bornent aux phénomènes de l'obser-
« vation la plus facile et la plus vulgaire. Ils font
« comme les vétérinaires qui, ne pouvant apprendre
« d'animaux muets, ce qu'ils ressentent, s'appuient
« seulement sur quelques phénomènes généraux. C'est
« ce que font aussi les barbares qui. dans leur igno-
« rance de toute médecine rationnelle, ne vont pas au
« delà de quelque donnée très générale. Ils agissent
« également comme les infirmiers qui, ne pouvant
« ordonner à chaque malade le régime qui leur con-
« vient, les soumettent tous à un traitement semblable.
« A coup sûr, les anciens médecins n'ignoraient point
« tous ces préceptes, mais ils ne s'y bornaient point,
« et Hippocrate, le plus ancien d'entre eux, nous dit

« que, pour traiter les malades, il faut observer ce
« qu'ils présentent de commun et ce qu'ils montrent
« de dissemblable. Les méthodistes eux-mêmes ne
« sauraient s'en tenir à leurs principes, car que la
« maladie soit due à un resserrement ou à un relâ-
« chement, les affections qui y ressemblent à ce point
« de vue offriront avec elle des différences, qui seront
« encore plus faciles à saisir dans les maladies par
« relâchement. Autre chose en effet est de rejeter ses
« aliments ou de vomir du sang ou de la bile, d'être
« tourmenté par la diarrhée ou par des coliques, d'être
« épuisé par les sueurs ou par la consomption. Les
« humeurs peuvent envahir des organes différents :
« tels que les yeux ou les oreilles, ou tout le corps, et
« le traitement ne peut être le même dans ces cas si
« divers, de sorte que le fameux principe du relâ-
« chement se réduit pratiquement à la considération
« d'une affection particulière pour laquelle il faut ins-
« tituer un traitement spécial, car même dans les cas
« semblables, les mêmes remèdes n'ont point cons-
« tamment un effet identique. Ainsi, bien qu'on possède
« des moyens assurés contre le relâchement du ventre,
« il y a cependant des personnes sur lesquelles ces
« remèdes agiront d'une façon différente. On n'a donc
« que faire d'examiner l'état général tout seul et il
« importe beaucoup de relever les particularités qu'on
« a devant les yeux. D'ailleurs la connaissance de la
« cause peut à elle seule permettre de guérir le mal,
« comme l'a démontré Cassius, un des plus habiles
« médecins de notre temps.

« Mandé près d'un malade, atteint de fièvre et très « assoiffé, il reconnut que la maladie était due à « l'ivresse ; il lui fit boire de l'eau froide mélangée à « du vin pour en tempérer l'action. Aussitôt il survint « du sommeil et des sueurs qui emportèrent la fièvre. « En agissant avec tant d'à-propos ce médecin ne « s'était pas demandé si le corps était resserré ou dans « le relâchement; mais il s'était appuyé sur les anam- « nestiques. » (Celse, livre I.)





THESSALUS

« Eadem ætas Neronis principatus ad Thessalum « transilivit delentem cuncta majorum placita, et rabie « quadam in omnis œvi medicos perorantem : quali « prudentia, ingenioque, œstimari vel uno argumento « abunde potest, quum monumento suo (quod est « Appia via)). Ianotricen se inscripserit. Nullius his- « trionum equarumque trigarii comitatior egressus in « publico erat » (Pline, livre XXIX, § 5), c'est-à-dire en français : « A la même époque, sous le principat (règne) de Néron, la médecine fut dominée par Thessalus qui détruisit tous les préceptes des anciens et déclama avec fureur contre les médecins de tous les siècles, avec quelle discrétion et quel esprit? c'est ce qu'on peut juger par un seul fait. Il fit mettre sur son

tombeau, placé sur la voie Appienne, une inscription où il se proclamait le vainqueur des médecins. Aucun histrion, aucun écuyer du cirque n'était suivi en public par un cortège plus nombreux. »

Voici ses contemporains :

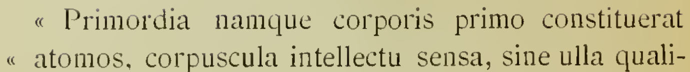
M. Thomas, le savant bibliothécaire de la Faculté de médecine, nous a signalé un certain Charmis comme ayant inventé, bien avant le célèbre paysan Pristnitz, la balnéothérapie par l'eau froide, et en effet nous avons trouvé dans Pline, XX1X[e] vol., § 5, la phrase suivante : « Non seulement il proscrivit les anciens médecins, mais encore il condamna formellement les bains chauds, et il conseilla de se plonger dans l'eau froide, même pendant l'hiver. Il plongeait ses malades dans les bassins et on vit des vieillards consulaires aller se geler par ostentation, comme le dit Senèque dans les épîtres 53 et 83. » M. Thomas a encore attiré notre attention sur un certain Herodicus qui avait inventé avant les Suédois le massage médical.





SYSTÈME D'ASCLÉPIADE

D'APRÈS CŒLIUS AURÉLIANUS



« Primordia namque corporis primo constituerat
« atomos, corpuscula intellectu sensa, sine ulla quali-
« tate solita, atque ex initio comitata, æternum mo-
« ventia, quæ suo incursu offensa mutuis ictibus in
« infinita partuum fragmenta solvantur, magnitudine
« atque schemate differentia ; quœ rursum eundo sibi
« addicta vel conjuncta omnia faciant sensibilia vim
« in semet mutationis habentia, aut per magnitudinem
« sui aut per multitudine, aut per schema, aut per or-
« dinem. Nec inquit ratione carere videtur, quod nul-
« lius faciant qualitatis corpora. Aliud enim partes,
« aliud universitate sequitur ; argentum denique album
« est sed ejus affricatio nigra, caprinum cornu nigrum

« sed ejus alba serrago. Fieri étiam vias ex com-
« plexione corpusculorum, intellectû sensas, magnitu-
« dine atque schemate differentes per quas succorum
« ductus solito meatu percurrens, si nullo fuerit im-
« pedimento retentas, sanitas maneat, impeditus vero
« statum corpusculorum morbos efficiat. Fit autem
« eorum statio, aut magnitudinis, aut schematis, aut
« multitudinis, aut celerrimi motus causa, aut viarum
« flexus ; conclusione atque squammularum, expulsa.
« Varias inquit fieri passiones, locorum, aut viarum
« differentia et non omnes statione corpusculorum
« sed certas, hoc et phrenetinis, lethargiam, pleuritidis
« et febres vehementes : solubiles vero liquidorum
« atque operibus turbatione. Item bulimum magnitu-
« dine viarum stomachi atque ventris fieri sentit. De-
« fectionem vero atque fieri, corporis fluxum et incor-
« rigibilem laxitatem viarum inquit raritate fieri. »





DIGESTION D'APRÈS ASCLÉPIADE

Les anciens attribuaient avec raison une. grande importance aux fonctions digestives. ils étaient tout disposés à exagérer cette importance ainsi que l'a fait plus tard Broussais. Malheureusement les idées sur le mécanisme de la digestion étaient bien divergentes, témoin le passage suivant de Celse « Comme la digestion leur parait d'un intérêt capital, ils s'y attachent spécialement. Les uns prenant comme guide Erasistrate pensent qu'elle a lieu par trituration, les autres s'imaginent avec Plistinicus, disciple de Praxagoras qu'elle s'opère par putréfaction, d'autres admettant les idées d'Hippocrate croient qu'elle s'effectue par coction. Les disciples d'Asclépiade affirment que ce sont là des conceptions sans fondement. Elle s'infiltre à l'état de crudité telle qu'on l'a ingurgitée dans tous les points de l'organisme. »





SITUATION DES MÉDECINS A ROME

Notre thèse étant consacrée à la seule discussion des doctrines nous n'avons rien dit de la situation des médecins, de leur façon d'apprendre leur profession, de leurs honoraires, de leur manière d'exercer. Nous allons nous efforcer de combler en peu de mots cette lacune. Etait médecin qui voulait. La médecine était tout entière entre les mains des Grecs, et bien que Cœlius et Galien nous citent un nombre assez notable de médecins portant un nom romain, cependant les Romains de bonne souche dédaignaient cet art et considéraient leurs compatriotes qui s'y adonnaient comme des transfuges. Pline nous apprend qu'il fallait être grec et parler le grec pour inspirer confiance

aux malades. Voici pour la *nationalité*, occupons-nous maintenant de leurs études. Une épigramme de Martial nous apprend que les médecins se faisaient accompagner de leurs élèves quand ils allaient visiter un malade. M. René Brian, le savant archiviste de l'Académie de médecine, a démontré que les médecins d'assez bonne heure formèrent à Rome une sorte de corporation à laquelle on donnait comme d'habitude le nom de Collège. Ce Collège n'admettait d'abord, dit Hœsen, que des hommes libres, plus tard il reçut des affranchis et même des esclaves. Peut-être que le temple de la paix où se faisaient les conférences scientifiques, devint-il peu à peu un véritable amphithéâtre où les médecins célèbres professaient de véritables cours. Les professeurs libres au début furent payés plus tard par l'Etat et le Collège des médecins. (Thomas.) Les grands praticiens touchaient des honoraires fabuleux, pour s'en convaincre il n'y a qu'à lire Pline, plusieurs d'entre eux laissèrent des millions à leurs héritiers dit l'auteur romain.

En outre de l'élément clientèle qui était à peu près le même au IIe siècle après J.-C. qu'aujourd'hui, les médecins de Rome avaient comme leurs confrères des pays grecs, ce qu'on appelait une *taberna medica* ou *medicina* située autant que possible dans les endroits les plus fréquentés et bien en vue. Certaines logeaient des pensionnaires, par exemple des personnes frappées d'aliénation mentale, le local comprenait alors un plus grand nombre de pièces. Quelques-unes de ces boutiques dont les titulaires étaient payés par l'Etat

jouaient aussi le rôle des polycliniques et des bureaux de bienfaisance. On y donnait gratuitement aux pauvres des consultations et des médicaments. Cela nous amène à dire qu'en outre des archiatres palatins il y avait des archiatres urbains, véritables médecins des pauvres.





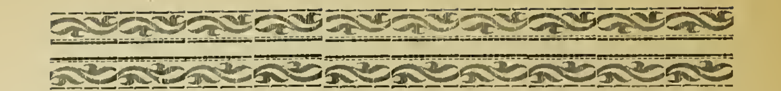
IGNORANCE DES MÉDECINS EN ANATOMIE

M. de Tornéry a attiré notre attention sur l'état précaire dans lequel se trouvait la connaissance de l'anatomie jusqu'à Galien. Hérophile et Erasistrate qui continuèrent si dignement les traditions d'Empédocle, de Démocrite et de Diogène de Caryste, auraient été, somme toute, avec quelques-uns de leurs disciples des exception brillantes. De temps à autre il se rencontrait quelque intelligence d'élite qu'une noble curiosité poussait à connaître la structure de l'organisme, mais la grosse masse des médicastres restait dans une ignorance grossière. N'ayant point d'examens à passer, puisque l'étude de la médecine était absolument libre, ne craignant que le déplaisir du client, ils considéraient d'un œil dédaigneux et défiant

défiant celui qui était assez insensé pour consacrer ses instants de loisir à une science dont ils ne sentaient point l'utilité. Galien est plein d'amertume à propos de l'ignorance crasse de la plupart des médecins. Asclépiade, recommandable cependant a tant d'égard, avait émis sur l'anatomie des erreurs monstrueuses et il n'était guère plus éclairé en physiologie puisqu'il niait les modifications que la digestion fait subir aux aliments, renversant une fois de plus des idées hippocratiques excellentes qui n'avaient besoin que d'un peu plus de développement. Mais cependant avant Galien des esprits élevés avaient pressenti l'utilité et même la nécessité absolue des recherches anatomiques. « En effet, dit Celse dans le premier livre de son traité de médecine, lorsque survient une douleur interne peut-on en indiquer exactement le siège, si l'on ignore la position des viscères et des parties internes, comment soigner un organe malade dont on n'a pas la moindre idée ? Qu'une blessure découvre un viscère, celui qui ignore la couleur de chaque partie ne saura point reconnaître ce qui est malade, ce qui est sain, il ne pourra dès lors porter remède à la lésion. »

Ces idées sages étaient si loin d'être comprises par la généralité des praticiens que des hommes de valeur, appartenant par exemple à la classe des empiriques, composérent des livres pour démontrer la futilité de l'anatomie.





CRITIQUES DE GALIEN

CONTRE LES MÉTHODISTES

Les méthodistes disent : hormis qu'on sache à fond les vertus (l'efficacité) des médicaments (de tout ce qu'on donne comme utile), il n'y a rien d'autre utile qui puisse provenir de l'expérience, car rien de ces médicaments ne peut être pris simplement par observation, parce que les médicaments sont observés par un esprit. (Chap. XIII, p. 117).

Les méthodistes ignorent comment il faut discerner la souffrance cruelle de l'homme, c'est pour cela qu'ils ne pourront jamais les soigner. Car il ne faut pas juger la souffrance cruelle de l'homme comme on juge (on discerne) la pierre, le fer, le bois et les semblables

corps par la dureté et la mollesse, mais parce que les corps sont capables de procurer leurs besoins sans entrave. Celui donc qui veut soigner (guérir?) la souffrance cruelle (la maladie?) ne doit pas examiner, d'où le corps sera dur, mais d'où les vertus des parties seront augmentées, et alors les parties procureront sans entrave les propres indications. (Chap. LI, p. 223).

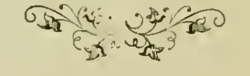
On peut refuter ce qui plait au méthodiste de cette façon : le même mal étant sur la même région (endroit), à cause de la différence de la cause les hommes ont besoin d'un différent traitement, par exemple en cas d'ischurie (difficulté d'uriner ou rétention d'urine) ; si la cause est la pierre, nous nous servons d'un lithotribe, si c'est l'abondance d'urine, d'une sonde (cathéter), si c'est l'inflammation, de cataplasme. Si donc les indications des remèdes provenaient par les affections, une affection située sur le même endroit, devrait être comprise dans un seul traitement. Mais un seul traitement pour une affection locale ne peut pas être admis, or les indications des remèdes ne peuvent pas provenir des affections. (Chap. IX, p. 125, 126).

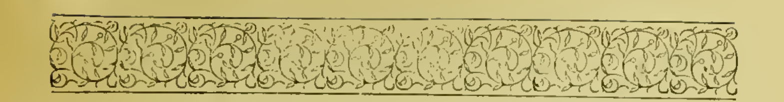
Maintenant nous allons indiquer le principe qui n'est pas visible dans ce qui empêche de croître, comme les méthodistes se l'imaginent à tort.

Puisque plusieurs maladies, dès le commencement sont à l'acmé (le plus haut degré) comme l'apoplexie et les maladies aiguës, qui est celui qui pouvait dire que dans telles maladies, le principe est indiqué? parce que ce qui empêchera de croître ne sera pas

indiqué, car dès le commencement, la maladie sera à l'acmé (le plus degré), donc le principe n'est pas dans ces maladies ou autre chose, mais pas ce qui empêche de croître. Dire donc après avoir connu le but que rien n'est indiqué, est très ridicule.

Il est permis de réfuter ce qui plait aux méthodistes par ce qui suit : Pour le même mal existant sur le même endroit à cause de la différence de la cause, les hommes se servent d'un traitement différent : par exemple, pour la rétention de l'urine, si la cause est la pierre, nous faisons la lithotripsie ; s'il y a abondance d'urine, nous nous servons d'une sonde, s'il y a inflammation, nous mettons des cataplasmes.





CONCLUSIONS

1° Asclépiade a formulé les principales doctrines du méthodisme, mais ce n'est pas lui qui l'a fondé. Il a étudié la médecine beaucoup plus jeune que ne le dit Pline l'Ancien. Bon praticien, diététiste habile, il a malheureusement versé, comme tant de médecins de l'antiquité, dans l'ornière philosophique et pris pour des réalités des conceptions creuses, qu'il a adopté d'autant plus facilement qu'il était mauvais anatomiste. Cependant, on ne peut oublier les services qu'il a rendus à la médecine en supprimant des traitements aussi barbares qu'inutiles et en vantant les bons effets de la trachéotomie.

2° Thémison est le véritable fondateur du méthodisme. Son système fait abstraction de la doctrine des atomes pour ne plus retenir des idées d'Asclépiade que la notion de la dilatation ou du resserrement des pores de l'économie. Il inventa le diatriton (diète de trois jours), mais ne sut pas toujours conformer sa thérapeutique à ses doctrines étiologiques.

3° Thessalus, célèbre par sa vanité ridicule, mais théoricien assez habile, simplifia beaucoup les idées qu'on se faisait de l'art médical et soutint la théorie de la métasyncrise. Il insista sur la diète de trois jours.

4° Soranus, le plus grand des méthodistes, adopta les idées de Thémison et de Thessalus ; comme eux il divise les maladies en affection par dilatation ou par resserrement des pores, ou d'un genre mêlé (pleurésie ou pneumonie), et, comme ses maîtres, il croit que les indications du traitement viennent du genre du mal et non de ses causes. Habile clinicien, il rachète les erreurs de la secte qu'il avait embrassée par des vues cliniques remarquables. Sauf la théorie du resserrement ou de la dilatation des pores de l'économie et sauf aussi leur thérapeutique qui présentait quelques particularités, telles que le rejet des purgatifs, les méthodistes, ainsi que le démontre la lecture de l'ouvrage de Cœlius Aurélianus, n'avaient pas beaucoup innové dans la classification des maladies, leurs symptômes, leur pronostic et leur diagnostic. Ils avaient simplifié la médecine, ils l'avaient délivrée de toute conception ontologique et réduite à un mécanisme clair, mais un peu grossier. De tout cela on peut conclure que si les

méthodistes ont rendu des services à la médecine. par contre leurs idées fausses et leurs conceptions étroites ont justifié en grande partie les attaques que Galien a dirigées contre eux.

Paris. — Imp. de l'Ecole de Medecine, Henri Jouve, 15, rue Racine.